

**LA SCÈNE**

**GEORGES MONARQUE**

**B L A N C H E  
D'HABERVILLE**

**DRAME**

**Librairie d'Action  
Canadienne - française  
Montréal, 1931**

À GABRIELLE.

Droits réservés

Pour représentation, s'adresser à l'Auteur,

4113, avenue Papineau, Montréal.

GEORGES MONARQUE

BLANCHE  
D'HABERVILLE

DRAME EN CINQ ACTES

EN VERS

AF  
MONTREAL

LIBRAIRIE D'ACTION CANADIENNE-  
FRANÇAISE, LIMITÉE, MONTRÉAL, 1931



## PERSONNAGES:

LE SEIGNEUR D'HABERVILLE, noble canadien.

MADAME D'HABERVILLE, sa femme.

RAOUL, son frère.

BLANCHE, sa fille.

JULES, son fils.

Archibald Cameron de LOCHEILL, son fils adoptif.

D'EGMONT, un ami de la famille.

LE CURÉ.

LA SORCIÈRE MARIE, folle indienne.

JOSÉ, serviteur.

LIZETTE, esclave noire panis.

DUMAIS, coureur des bois.

LA RIGAUDIÈRE, commandant de flotte française.

GRAND'LOUTRE, chef sauvage.

MONTGOMERY, officier anglais.

MURRAY, général-en-chef de l'armée anglaise.

CARLETON, officier anglais.

HALDIMAND, mercenaire suisse.

MACKAY, officier américain.

CRAMAHÉ, secrétaire de Murray.

Officiers, soldats, marins français et anglais.

Miliciens canadiens.

Censitaires.

Serviteurs.

Gardes.

Un exprès.

PS

9526

066B43

## ACTE I.

### LA PROMESSE

Au Manoir d'Haberville, en fin de mai 1756.

#### ACTE I, SCÈNE I.

JOSÉ, LIZETTE.

JOSÉ (*Il chante en mettant la table*)  
*A Saint-Malo, beau port de mer,*  
*Trois gros navires sont arrivés.*

C'est ainsi, ma Lizette. A la première brise  
Du sud-ouest, cette flotte qu'immobilise  
Le calme du couchant, là-bas près des Piliers,  
Emportera bien loin nos deux chers écoliers.  
Nous ne les aurons plus pour très longtemps, asteure,  
Car, à juger du temps, tout au plus dans une heure  
Le vent s'élèvera. C'est à Paris qu'ils vont,  
L'autre côté de l'eau, pour avoir leur galon.  
Personne maintenant ne gagne plus son grade  
Au bout de son épée et sous la fusillade.  
Pour être capitaine ou petit officier  
Dans la nouvelle armée, il faut un bachelier  
Bien pansu de brevets et de savants diplômes.  
Comme si des soldats doivent être astronomes,

Risquer le mal de mer et voir les vieux pays  
 Pour savoir aussi bien qu'on le sait à Paris  
 Dresser une embuscade ou donner la peur bleue  
 A nos buveurs de thé; leur mettre sous la queue  
 Un grain de sel pour les prendre comme moineaux,  
 Ou recevoir, sans broncher d'un pas, leurs pruneaux.  
 Et Monsieur de Montcalm, s'il voulait bien m'en croire,  
 Devrait faire la nique à ces gens de grimoire  
 Et râfler comme avant, parmi nos bons fusils,  
 Ceux qui sont, par leurs faits, dignes d'être choisis.  
 J'irais bien avec lui traiter ce cas de guerre,  
 Mais, comme Louis Quinze, il ne m'entendrait guère.

LIZETTE.

Probablement, José. Mais comment notre Arché  
 Peut-il être jamais dans l'armée embauché?  
 Un fils de Bastonais.

JOSÉ.

Ça c'est une autre histoire:  
 Un peu de jarnigoine au fond de son armoire  
 Empêche de parler à travers son chapeau,  
 Car le son du meunier n'est pas son du bedeau  
 Plus que notre Ecosais, malgré son nom qui jure,  
 N'est une veste rouge. Et tu lui fais injure  
 En le croyant venu d'un forban de Baston

Quand son père a péri sous les coups d'un Breton  
Et que les Ecosais, comme ceux de l'Irlande,  
Se sont fait maganer et chasser de leur lande  
Par ces mêmes païens qui viennent sur nos bords  
Et troubler notre train et jeter les discords.

LIZETTE.

Mais on dit que la mer frémit de corsaires.  
Ces brevets d'officiers sont-ils si nécessaires  
Qu'on aille ainsi risquer que nos jeunes soient pris  
Et maltraités, c'est sûr, par tous ces malappris?

JOSÉ.

Je le crains d'autant plus qu'une affaire m'étrive  
(Tout ce que prédit à l'ordinaire arrive)  
Qui n'annonce pas trop de chance pour nos gas  
Et nous promet à nous d'autres jolis dégâts.

LIZETTE.

De grâce, explique-moi ce mystère terrible:  
Ce que tu me dis là me paraît impossible.

JOSÉ.

Et bien donc, l'autre soir, revenant de Beaumont,  
Poussés, je le vois bien, par un mauvais démon,  
Nos jeunes, malgré moi, firent prendre à la Grise  
La route du domaine. A cet âge on méprise

Les trop sages avis de ceux qui se font vieux.  
(Dans notre jeune temps, on n'était guère mieux).  
On filait, en effet, vers la maison maudite  
Où, pour notre malheur, cette sorcière habite.  
J'eus beau leur répéter qu'il était dangereux  
De se frotter au diable en un soir ténébreux;  
Que mon père, jadis, par une nuit pareille,  
Pour avoir, à Québec, trop penché la bouteille,  
Passant tard en ce lieu, crut avoir la souleure  
En voyant près de lui courir une lueur;  
Et qu'au soleil couchant, quand les oiseaux sommeillent,  
Au fond des bois épais, tous les lutins s'éveillent  
Et vont chez la sorcière allumer ses charbons  
Et brasser les poisons qui bouent dans ses chaudrons,  
Mes jeunes imprudents, manque d'expérience,  
S'amusèrent longtemps de mon extravagance  
Et, pour mieux me prouver que mon père avait tort,  
Sitôt qu'elle est en vue et d'un commun accord,  
Descendent de voiture et vont vers la cabane  
Où je vois la sorcière assise qui ricane.  
Ils n'avaient point encor fait plus de quatre pas,  
Que, bavant des jurons — qu'on ne répète pas —,  
La possédée entraît dans une horrible rage:  
« Toi, va-t'en! criaît-elle. Oui, toi dont le courage  
Aidera les Anglais à vaincre les Français.

Tu seras le dernier de ton sang, l'Écossais,  
Pour avoir de ta main osé verser le nôtre. »  
Sans répit, à ce sort, elle en ajoute un autre:  
« Toi, Jules d'Haberville, armé pour ton pays,  
Tu tomberas bientôt, sous les coups des amis  
De celui-là qui t'aime aujourd'hui comme un frère. »  
Après avoir tenté de calmer la mégère  
Et pour ne plus subir ses malédictions,  
Nos jeunes, écoutant mes supplications,  
Remontaient en voiture, animés de colère.  
Mais, déroulant toujours son noir vocabulaire,  
La sorcière en furie, aperçoit, parmi nous,  
Mademoiselle Blanche. Et tournant son courroux  
Vers notre pauvre fille à peine consciente:  
« Toi, riche demoiselle et, demain, mendiante,  
Va, maudis tes amours: tu mourras sans époux. »  
Nous étions déjà loin, fuyant comme des fous,  
Que, dans le vent sifflant et l'affreuse noirceur,  
On entendit trois cris: « Malheur! Malheur! Malheur! »

## LIZETTE.

Ah! bon Dieu de bon Dieu, j'en ai la chair de poule.  
Mais pourquoi sans délai, pour lui fermer la goule,  
N'avoir pas demandé: « Quantième de Noël? »

JOSÉ.

Comment l'aurai-je fait contre cette Babel ?  
Et d'ailleurs, à vrai dire, en telle circonstance,  
Le plus fin des finauds perd souvent sa science  
Et ne retrouve enfin le fil de son latin  
Qu'en songeant dans son lit, le lendemain matin.  
Si je n'avais, d'adon, en retenant la Grise,  
Mis mon fouet d'équerre au clocher de l'église,  
Ma vérité, je crois, qu'à mon tour j'y passais.  
Je ne vois là-dedans, ni bonheur, ni succès ;  
J'ai même pour mon dire, à moins que je radote,  
Que nos deux écoliers qu'emporte cette flotte,  
Reviendront autrement qu'ils s'en vont aujourd'hui  
Et qu'avec eux, pour sûr, notre veine s'enfuit.  
Mais que sert de gémir : il faut subir la vie :  
On n'a plus qu'à manger quand la soupe est servie.  
Tiens, voici notre maître avec ses invités.

LIZETTE.

Et pas un survenant ? Que de calamités !  
Ils seront treize à table ? Et cette place vide ?  
Ah ! faut-il maintenant que le diable préside  
À ce dernier repas de nos pauvres garçons ?

JOSÉ.

Ce n'est pas à José qu'on donne des leçons,  
Et je me fiche à lui, si le diable me pipe.  
Je n'ai qu'à mettre en croix ma blague avec ma pipe,  
Tiens, là, sur le fauteuil, comme un piège à renard:  
Qu'il y vienne s'asseoir, s'il l'ose, le cornard.

LIZETTE.

J'aime mieux me fier à la bonne Sainte Anne.  
Allons, rien ne se fait pendant que l'on cancanne.

## ACTE I, SCÈNE 2.

LES D'HABERVILLE, LE CURÉ, ARCHÉ, D'EG-  
MONT, LA RIGAUDIÈRE, LES INVITÉS,  
LES MARINS.

LE SEIGNEUR.

Venez, cher commandant, une dernière fois,  
Juger de la saveur de nos mets québécois.

LA RIGAUDIÈRE.

Fille de bonne race hérite de sa mère  
Et la mère française a raison d'être fière  
De la Canadienne aux si jolis yeux doux  
Qui sait de cent façons nous mettre à ses genoux.  
Et la moindre n'est pas d'avoir la table exquise  
Et des plus fins palais flatter la gourmandise.

Des Français mal nourris deviennent ennemis  
Et vos femmes de nous ont fait de grands amis.

LE SEIGNEUR.

Nous n'avons pas, c'est vrai, le luxe de Versailles,  
Mais l'hospitalité nous tient lieu de rocaille  
Et nous assaisonnons de la franche gaieté  
Les mets dont nous goûtons toujours à satiété.  
A la santé, Messieurs, de notre chère France!

LA RIGAUDIÈRE.

A celle du pays où fleurit la vaillance,  
Au jeune Canada, grand pays de demain !

RAOUL.

Il faudrait pour cela qu'on nous donne la main  
Que notre Roi hélas! donne à trop de maîtresses.  
Sa Magesté pourrait faire moins de largesses  
En parfums, en rubans, en carnivals de cour,  
Au ministre en jupon, la Poisson-Pompadour,  
Et penser à ceux qui burinent dans l'histoire  
Les pages qui seront sa principale gloire.

LA RIGAUDIÈRE.

Mais vous oubliez donc tous ces vaillants soldats,  
Héros de cette guerre en plus de cent combats,  
Qui, par faveur du Roi, sont déjà sur vos rives ?

## LE CURÉ.

Mais viendront-ils à bout de ces troupes massives  
Que l'Angleterre lance à l'assaut de nos forts ?

## LA RIGAUDIÈRE.

Toujours un contre cent, vous étiez les plus forts :  
Lorsque vous serez cent, vous ferez des miracles !

## D'EGMONT.

Des miracles qui sont de bien tristes spectacles.  
Sur les champs de bataille où s'entassent les corps  
Nous triomphons, hélas ! si nous comptons les morts,  
Mais comptez les vivants qu'épargne le carnage :  
C'est encor l'ennemi qui garde l'avantage.  
Quand le nôtre s'épuise, ils ont du sang nouveau ;  
Quand un anneau se brise, ils ont un autre anneau.  
Nos victoires souvent ne sont qu'une défaite :  
L'Anglais nous bat encor lorsqu'il bat en retraite :  
Il attend son moment avec ténacité  
Quand nous perdons le nôtre à force de lutter  
Sans but, abandonnés par le bon roi de France  
Qui croit faire beaucoup pour notre délivrance  
En envoyant ici quelques cents grenadiers  
Et lorsque l'Anglais, lui, les jette par milliers.

## LE SEIGNEUR.

Cette ténacité du lion insulaire,

Nul mieux qu'un Ecossois, l'ennemi séculaire,  
Ne peut nous en parler. Qu'en dites-vous, Arché?

## ARCHÉ.

C'est un sujet, hélas! que j'aime peu toucher,  
Car comment, sans douleur, un exilé d'Ecosse  
Peut-il se rappeler le long martyre atroce  
Qu'a souffert son pays sous le talon anglais ?  
Il est un souvenir que n'oubliera jamais  
Le fils du montagnard de la Calédonie.  
Car c'est toi, Culloden, ô jour d'ignominie,  
Qui me tua mon père en tuant mon pays.  
Que dis-je? Tu me fis l'orphelin que je suis  
En ajoutant ma mère à l'horrible hécatombe.  
La consolation de prier sur leur tombe  
Fut même refusée à mon coeur douloureux;  
En hâte on m'arracha du manoir des aïeux  
Pour mieux mettre à l'abri le dernier des Locheille.  
Que le pays est loin, qu'il a quitté la veille,  
Au malheureux proscrit sur un sol étranger!  
Il se plaint à la mort de l'avoir ménagé !  
Mais Dieu donne aux oiseaux qui fuient les poudreries  
Des nids ensoleillés en des terres fleuries;  
Il ne délaisse pas le fugitif errant  
Chassé par des bourreaux de son foyer fumant ;

Il dirige ses pas vers une autre patrie  
Qui s'ouvre toute grande à son âme meurtrie  
Comme à l'agneau perdu, les bras d'un bon berger.  
Heureux qui, comme moi, trouve pour l'héberger  
Un coin de cette France aimable et souriante  
Dont ma mère gardait la grâce caressante.  
Et c'est la France encor, ce sol canadien,  
Asile si propice au Calédonien  
Errant, sans feu ni lieu, seul avec sa misère,  
Où j'ai connu l'amour d'un père et d'une mère  
Pareils à ceux, hélas! qui m'ont donné leur sang  
Et dorment pour toujours avec ceux de leur clan  
Au milieu des Highlands que défendit Wallace.  
La lutte opiniâtre où succomba ma race  
A prouvé la valeur du héros montagnard  
Qui fracassait du poing les chevaliers d'Edouard.  
Mais l'obstination eut raison du courage:  
Ainsi que le torrent dans une nuit d'orage,  
Les braves Ecossais tombaient du haut des monts  
Avec des cris rageurs, sur les guerriers saxons.  
Mais leurs flots écroulés, comme en un lac tranquille,  
Se perdaient sans retour dans la masse immobile,  
Et la masse gonflée, un jour, vers les sommets  
A son tour remonta plus forte que jamais :  
Pour submerger enfin nos plus hautaines cimes.

Quand le lion anglais a choisi ses victimes,  
 Ni le temps, ni le prix n'arrête son dessein :  
 Il réussit là même où faillit le Romain.  
 Craignez, craignez toujours qu'à force de combattre,  
 Bien que battu cent fois, il n'apprenne à vous battre.  
 Après la Virginie, il veut le Canada :  
 Il y sacrifiera jusqu'au dernier soldat.

JULES.

Tant mieux, mon cher Arché. Que de belles batailles  
 Où nous ferons moisson de gloire et de médailles,  
 Se préparent pour nous au retour de Paris!

RAOUL.

A moins que ce ne soit le dédaigneux mépris  
 Des mignons de la cour, dispensateurs des grâces.

LE SEIGNEUR.

Il restent d'heureux jours. Jouissons-en. Ils passent.  
 A boire ! Commandant, laissez vos mathurins,  
 En trinquant avec nous, nous chanter leurs refrains  
 Débordant de gaieté et de gloire françaises  
 Qui font du bien au coeur dans les heures mauvaises.  
 Holà ! qu'on les amène et leur verse à plein bord  
 Ce délectable vin qui brille comme l'or.

*(Aux marins qui entrent).*

Aux valeureux marins du pays de Duquesne!  
Que la gloire, avec vous, sur les mers se promène!

LES MARINS (*chantant*).

*Les mariniérs de Dieppe, ils ont bien triomphé  
Pour le bon Roy de France, estant dessus la mer.  
Ils étaient équippez, trestous en fait de guerre,  
Contre tous les godons anglais, nos adversaires.*

LA RIGAUDIÈRE.

A nos hôtes charmants dont l'hospitalité  
Est une des vertus qu'on ne peut trop vanter!

LE SEIGNEUR.

A nos deux voyageurs pour que Dieu les ramène  
Nourris du riche lait de la France ancienne,  
Pour défendre avec nous notre pays aimé!

JULES.

Nous serons au poste, mon père, à point nommé!  
N'est-ce pas, cher Arché?

ARCHÉ.

J'y serai, je l'espère,  
Pour venger sur ces bords et mon père et ma mère  
Et repousser bien loin de ce foyer béni  
Les malheurs qu'a connus celui du fils banni.  
Que Dieu le veuille!

BLANCHE.

Dieu le veut, s'Il m'écoute.

ARCHÉ.

Si ta prière, Blanche, à la mienne s'ajoute,  
Comment craindre jamais qu'Il ne s'y rende pas?  
Mais que le Ciel vengeur me donne un prompt trépas  
Plutôt que de laisser en des mains trop indignes  
La pesante claymore aux balafres insignes  
Des valeureux et fiers Cameron de Locheille!

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure! Allons, avant qu'on appareille,  
Terminer la soirée au salon familial  
Et boire, comme on dit, le coup de l'étrier.

LES MARINS (*chantant*).

*Compagnons mariniérs,  
N'allons plus sur la mer,  
Car je crains le naufrage.  
Mais si le bateau plein  
Fait trafic de ce vin,  
Ne perdons point courage.*

(*Tous sortent, sauf Blanche et Arché*).

## ACTE I, SCÈNE 3.

## ARCHÉ, BLANCHE.

ARCHÉ.

Veux-tu, ma chère Blanche, avant que je te quitte,  
M'accorder ces instants qui s'écoulent trop vite,  
Derniers, hélas! du tête à tête accoutumé.  
Partir serait moins dur, si mon coeur alarmé  
N'avait pas deviné cette mélancolie  
Dont, depuis quelques jours, ta douce âme est remplie.

BLANCHE.

C'est que le ciel aussi s'assombrit jusqu'au noir  
Depuis que vous partez de ce triste manoir  
Naguère encore, Arché, plein d'échos de nos rires.  
Et puis. . .

ARCHÉ.

Et puis?. . . Que veux-tu dire? Tu soupire?  
Ta peine me fait mal: pourquoi pleurer ainsi?  
Quand on est jeune et belle on n'a pas de souci!  
Puis-je, moi, ton grand frère, avoir causé ta peine?  
Moi qui, depuis dix ans, sert ma petite reine  
En esclave soumis à son moindre désir?  
Allons, ne pleure plus, dis-moi ton déplaisir.

## BLANCHE.

La conquête d'un homme est toujours à refaire :  
Quand, durant deux longs ans, la moitié de la sphère  
Mesurera l'espace entre ta reine et toi,  
L'esclave fatigué d'une si dûre loi,  
Ne secouera-t-il pas sa longue servitude ?

## ARCHÉ.

Pourquoi m'accuses-tu de cette ingratitude ?  
Est-ce ainsi qu'on oublie une adorable soeur ?  
Tu ne mérites pas que je t'ouvre mon coeur  
De me penser si peu fidèle à ta mémoire.  
Va, je t'estime plus que tu ne veux le croire  
Et c'est pour te le dire avant notre départ  
Que j'ai voulu t'avoir toute seule à l'écart.  
Je t'aime, Blanche.

## BLANCHE.

Arché, je le sais que tu m'aimes,  
Je le savais avant que tu te doutâs même  
Qu'un autre sentiment qui s'appelle l'amour  
Remplaçât dans ton coeur celui du premier jour.  
Je n'étais, en ce temps, qu'une simple fillette  
Qui n'avait pas connu sa première amourette,  
Mais je sentais déjà que ton affection  
Se changeait lentement en une passion

Dont je redoutais presque, au milieu de ma joie  
De devenir enfin la trop docile proie.  
Va, le coeur le plus dur n'est pas de diamant  
Et le mien mollissait près de ton coeur aimant.

ARCHÉ.

Alors tu m'aimerais presque autant que je t'aime?

BLANCHE.

Pourquoi le demander, ne le sens-tu toi-même ?  
Me faut-il prononcer pour te le mieux prouver,  
Le mot qu'avant ce soir, j'ai toujours réservé,  
Après Dieu qui m'entend, à mon père et ma mère ?  
Oui, je t'aime, je t'aime.

ARCHÉ.

Est-ce alors téméraire  
De t'offrir en dépôt, jusques à mon retour,  
Un coeur que je voudrais unir au tien, un jour ?

BLANCHE.

Je n'espérais pas moins de ton amour fidèle.  
Il sera dans le mien comme en une chapelle.  
Plaise à Dieu, mon Arché, que l'appréhension  
Que me cause déjà la séparation  
Ne soit qu'un vain nuage, une ombre sur ma joie  
Qu'on oublie aussitôt que le ciel se nettoie.

Mais je crains, malgré tout, que ce bonheur promis  
Trouve sur son chemin bien des jours ennemis.  
Je suis folle peut-être et trop digne de blâme  
De m'attrister ainsi quand tu m'ouvres ton âme,  
Et de te dire, Arché, tout ce que je pressens.  
Mais tu t'en vas là-bas et pour un si long temps,  
Et le malheur qui trouble, en un jour, tant de fêtes,  
Et, lorsqu'on le croit loin, accable tant de têtes,  
Nous épargnera-t-il nous et notre bonheur?  
Je le sais, c'est humain de craindre le malheur:  
Même quand tout sourit à nos moindres caprices,  
Nous forgeons à plaisir, nos plus cruels supplices.  
Nos jours ne sont jamais assez ensoleillés  
Que nous n'y voyions poindre à nos yeux effrayés  
Le signe avant-coureur de l'orage prochain.  
Même quand nous rions, comme un écho malin  
Jette dans notre rire une note attristante.  
Tu m'apportes la joie et, loin d'être contente,  
Je regrette l'aveu que je désirais tant.  
J'ai tout lieu d'espérer de ton amour, pourtant,  
Après ce que ta bouche a voulu me traduire  
Et que ton coeur déjà m'apprenait sans le dire.  
Mais j'ai peur, oui, j'ai peur qu'il soit sans lendemain.  
En novembre, tu sais, l'été de Saint-Martin  
Semble un nouveau printemps avec sa douce haleine,

Mais ce sursaut dernier est l'annonce certaine  
De l'hiver qui s'en vient avec ses durs frimas.

ARCHÉ.

Ce que tu me dis là, n'est-il pas un amas  
D'imaginations naissant lorsqu'on sommeille  
Pour mourir aussitôt à l'heure où l'on s'éveille?  
Ou bien encor peut-être un souvenir fâcheux  
De la folle sorcière et son discours haineux ?  
Car sur ton beau visage, une pâleur subite  
Montrait assez l'effroi que sa bouche maudite  
Avait, dans ton esprit, jeté comme à plaisir.

BLANCHE.

Ces malédictions m'ont, certes, fait frémir.  
Non pas que je sois prête à croire aux sortilèges,  
Mais parce que, hélas ! aux craintes qui m'assiègent,  
Elles venaient trop bien répondre, mots pour mots.

ARCHÉ.

Que crains-tu donc, alors ? Quelles sortes de maux ?

BLANCHE.

N'es-tu pas Ecossais ?

ARCHÉ.

Je le suis, qu'est-ce à dire ?

BLANCHE.

L'Ecosse est aux Anglais?

ARCHÉ.

Je ne puis trop maudire  
Le joug avilissant où je vois mon pays.

BLANCHE.

Mais, même en maudissant, les tiens se sont soumis?

ARCHÉ.

Ah! je comprends enfin: on me lance à la face  
Que je pourrais bien être un autre de ma race  
A renier la tâche à laquelle jadis  
Nos pères, ces héros aux faits d'armes hardis,  
Qui préféreraient la mort au geste déshonnête,  
Et qui ne craignaient rien, sauf le ciel sur leur tête,  
Ont donné sans compter leurs efforts et leur sang!  
Je ne suis pas de ceux que le vainqueur puissant  
Peut courber à son gré sous sa loi tyrannique.  
Ah! que le jour approche où, dans cette Amérique,  
Je pourrai, glaive en main, venger mes nobles morts:  
Si je suis un félon, tu le verras alors.

BLANCHE.

Je le sais, tu l'as dit et ta bouche est sincère  
En maudissant l'Anglais et sa brutale serre;

Je sais qu'aux jours sanglants qui s'annoncent déjà,  
Tu vengeras ici ton drapeau qu'outragea  
Le talon arrogant des soudards d'Angleterre  
Si tu reviens. . . Mais si. . . Là, j'aime mieux me taire.

## ARCHÉ.

Je devine. Tu vois l'Océan hérissé  
De mâts et de canons où nous devons passer,  
Mais, malgré les Anglais, la route est encor large;  
Au besoin, notre flotte ira de sa décharge.  
Même si nous étions pris en mer, par hasard,  
Nous serions libérés, il est sûr, tôt ou tard.  
Si c'est cela ta crainte, elle est vraiment bien vaine

## BLANCHE.

Ta libération est-elle si certaine? . . .  
Mais laisse. . . Que nous sert de scruter l'horizon ?  
C'est affoler en vain notre pauvre raison;  
L'avenir est à Dieu qui conduit notre vie  
Selon sa volonté, non selon notre envie.  
Confions-nous en lui : Sa bonté saura bien  
Mieux que nous, cher Arché, régler notre destin.

## ARCHÉ.

Quel qu'il soit ce destin que ton âme redoute  
Quand les fleurs semblent naître au bord de notre route,

Tu peux compter toujours sur ma fidélité ;  
 Mon amour te suivra jusqu'en l'éternité

BLANCHE.

Tu n'auras pas à faux placé ton espérance  
 En me croyant toujours digne de confiance :  
 Personne autre que toi ne captera ma main ;  
 Cette place laissée, aucun pouvoir humain  
 Ne pourra la remplir par d'autre que toi-même  
 Même au prix d'un trésor, au prix d'un diadème.  
 Tant qu'à mes yeux de chair brillera le soleil  
 Je n'aurai que deux noms : d'Haberville ou Locheill.

ARCHÉ.

Tu n'aurais que le mien, ma douce bien-aimée.  
 Il me semble déjà t'avoir toujours nommée  
 De ce nom que je porte et qui sera le tien.  
 Allons, Blanche, au salon, finir notre entretien.  
 Mais voici ton père et ta mère. Notre promesse,  
 Soumettons-la, tu veux ? à leur grande tendresse.

ACTE I, SCÈNE 4.

ARCHÉ, BLANCHE, LE SEIGNEUR, MADAME  
 D'HABERVILLE

BLANCHE (*se jetant au cou de sa mère*)

Maman !

## LE SEIGNEUR.

Quelle est cette subite effusion?

Je ne comprends plus rien! C'est la confusion!  
On dirait, par ma foi, que ce voyage en France  
Prime le voyage à la lune en importance;  
Que la carte du monde, après, ne sera plus  
Ce qu'elle était avant, notre domaine inclus.  
Je vois rire tes yeux au milieu de tes larmes,  
Ma fille. Ah! de grâce, ôte-moi ces alarmes :  
Un mystère est ici que je ne comprends pas.

## MADAME D'HABERVILLE.

Nous vous cherchions depuis la fin de ce repas.

## ARCHÉ.

Je suis le seul coupable, acquittez votre fille.  
Je confesse mon crime au père de famille:  
Non content de l'honneur d'avoir, sous votre toit,  
Reçu le nom de fils, sans en avoir le droit,  
J'ai l'audace aujourd'hui, pour comble de mesure,  
D'oser vous demander une autre investiture:  
Me faire, à mon retour, doublement votre fils  
En greffant pour la vie, au plus pur de vos lis,  
L'humble chardon d'Ecosse égaré sur vos rives.

## MADAME D'HABERVILLE.

Ma fille!

## LE SEIGNEUR.

Que veux-tu? Quand les merles arrivent,  
 Chère femme, il faut bien accepter le printemps.  
 Pourquoi ce gros sanglot? Chaque chose a son temps.  
 Que déplores-tu?

## MADAME D'HABERVILLE

Rien. Si notre fille est prête  
 A s'unir à Locheill, j'appuierai la requête.

## BLANCHE.

Ne sais-tu déjà trop à quel point j'aime Arché,  
 Toi, mère, à qui je n'ai jamais rien su cacher?

## MADAME D'HABERVILLE

Eh bien! alors, ma fille, achève ton beau rêve.  
 Mon coeur souffre, il est vrai, comme d'un coup de glaive,  
 Car la mère toujours perd beaucoup son enfant  
 Quand l'emporte en ses bras un époux triomphant,  
 Mais je connais ton choix trop bon pour en médire  
 Et, pour bien te montrer plutôt que je l'admire,  
 J'avouerai que déjà, je demandais à Dieu  
 De vous voir attachés tous deux du même noeud.  
 Je me disais souvent en vous voyant ensemble:  
 « Qu'ils seraient donc heureux, ces deux coeurs, il me  
 [semble,

Unis comme aujourd'hui, tout le long du chemin. »  
Et lorsque vous alliez, sa main tenant ta main,  
C'est la réalité qui faisait place au songe.  
Qu'en vos belles amours, mon rêve se prolonge.

## LE SEIGNEUR

Ma fille, je vois bien, sans avoir à chercher  
Que moi seul ignorais le grand secret d'Arché.  
Toutefois je pardonne à ton âme amoureuse  
En père satisfait de voir sa fille heureuse.  
Tu me plais en aimant celui qui te choisit  
Et j'aurais regretté que l'oubli détruisît  
La naissante union de vos deux jeunes âmes.  
Que vous vous adoriez, vos discours le proclament,  
Que vous vous méritiez, je l'affirme à mon tour.

(A Arché).

Locheill, tu m'as prouvé pendant ton long séjour  
Dans cet heureux foyer devenu le tien même,  
De ton illustre race être un vivant emblème.  
Le sang de tes aïeux en toi n'a pas déchu.  
Puisses-tu soutenir le rôle qui t'échût  
A la mort du héros qu'était ton noble père !  
C'est en continuant, ainsi que je l'espère,  
A te montrer toujours fidèle à ses vertus,  
A suivre les sentiers qu'il a pour toi battus,

Que tu resteras digne, Arché, de notre fille.  
Tu quitteras bientôt la table de famille  
Pour aller vers la France apprendre à mieux servir  
Ton sol d'adoption que l'Anglais veut ravir  
Comme il a déjà fait de ta lande natale.  
A ton retour ici, la porte féodale  
S'ouvrira toute grande au nouvel officier.  
Fasse le Ciel alors que je sois le premier  
A te serrer, plein de fierté, sur ma poitrine!

BLANCHE.

Comment, mon père, pas avant moi, j'imagine ?

LE SEIGNEUR.

En cette affaire encor serai-je le dernier?  
Suis-je le maître ici ou bien le jardinier ?  
Allons, embrassez-vous et que Dieu vous bénisse  
Comme je vous bénis. Et qu'il vous réunisse  
Un jour, un heureux jour, selon votre désir.  
Mais. . . Ecoutez! Mon oreille vient de saisir  
Un grondement de canon. C'est l'heure qui sonne,  
Le signal du départ que la flotte nous donne.  
Ne nous séparons pas sans faire part à tous  
Du grand événement qui se passe entre nous.  
Voici nos invités.

## ACTE I, SCÈNE 5.

TOUS.

LA RIGAUDIÈRE.

Monsieur le capitaine,  
Avant que la chaloupe à l'instant nous ramène  
A bord de nos vaisseaux prêts à prendre la mer,  
Nous ne voudrions pas commettre cet impair  
D'oublier le merci bien humble, mais sincère,  
Que nous devons à l'hôte à la table princière  
Pour l'accueil cordial que nous avons reçu.  
Qu'il est heureux pour nous que vous ayiez conçu  
Ce stratagème unique en tactique navale  
De faire jeter l'ancre à la flotte royale  
En abattant le vent en face du manoir.  
C'est lui qui nous permet de revenir, ce soir,  
Jouer une heure encor de votre compagnie  
Quand nous croyions déjà quitter la colonie.

LE SEIGNEUR.

Commandant, c'est à nous de vous remercier  
D'être venu, ce soir, pour vous associer  
Au festin des adieux qu'un père de famille  
Offre à ses fils aimés dont tantôt l'escadrille  
Portera la fortune et les riches espoirs.

Et j'aurais cru manquer au plus grand des devoirs,  
Lorsque votre amitié nous fut si profitable,  
En ne réservant pas votre place à ma table.  
Permettez, s'il vous plaît, que je vous donne encor,  
Avant qu'avec mes fils vous retourniez à bord,  
Témoignage nouveau de notre confiance:  
Je vous annonce enfin la future alliance  
De notre chère fille à Monsieur de Locheill.  
C'est l'usage chez nous que, dans un cas pareil,  
La bénédiction du père des ouailles  
Vienne sceller toujours les saintes fiançailles.  
Vénérable pasteur, je mets à vos genoux  
Deux amoureux qu'un jour, vous ferez des époux.

#### LE CURÉ.

Que Dieu bénisse, mes enfants, votre promesse!  
Que ses grâces sur vous tombent avec largesse!  
Chaque jour je prierai notre Père du Ciel  
Pour qu'il allume en vous l'éclair spirituel  
Qui guidera vos pas dans le pèlerinage  
Jusqu'au but envié : votre saint mariage.

#### RAOUL.

A ces grâces d'En-Haut, ajoutons nos souhaits:  
A la santé, Messieurs, de ces amants parfaits!

LES MARINS (*chantant*)

*Belle, à vous je m'adresse,  
Torexia, mes amours,  
Pour ma chère maîtresse,  
Je vous aurai toujours.  
Qui l'amour vous veut faire  
Ne s'acquiert de jaloux  
Et faites toujours boire  
Qui fréquente chez-vous.*

## LE SEIGNEUR.

Il faut se séparer, car la pièce est finie :  
La vie a trop souvent la cruelle ironie  
De montrer à nos yeux un visage attristant  
Après avoir souri pendant un bref instant.  
Tout à l'heure, en ce lieu, des places seront vides  
Où je vois des amis dont les rires dérident  
Le chagrin des parents au départ de leurs fils ?  
Qui vous remplacera quand vous serez partis ?  
Adieu ! Le Ciel vous ait en sa très sainte garde.  
Je vous laisse un dépôt dont le soin vous regarde,  
Commandant. Puissiez-vous les conduire à bon port.

## LA RIGAUDIÈRE.

Vos fils seront les miens tant qu'ils seront à bord.

Je veillerai sur eux comme ferait un père.  
Adieu, nous nous reverrons encore, j'espère.

LE SEIGNEUR.

Je forme comme vous, ce doux voeu, commandant:  
De vous revoir bientôt, c'est mon souhait ardent.

LES MARINS (*chantent en sortant*).

*A l'hoste quant et quant nous dirons grand mercy,  
Qui pour l'amour de nous, n'a rien mis en épaigne.  
Advienne que bientôt justement il regaigne  
Ce qu'il lui a coûté pour nous traiter ainsy !*

JOSÉ (*chantant*).

*Et nous irons aux noces. . .*

Revenez généraux, mes jeunes insécrables,  
Pour envoyer d'aplomb l'Anglais à tous les diables.

## ACTE II.

### UN VISITEUR NOCTURNE

Dans le bosquet du Manoir d'Haberville,  
en fin de juin 1759.

#### ACTE II, SCÈNE I.

BLANCHE, MADAME D'HABERVILLE.

BLANCHE (*assise sur un banc et regardant le fleuve  
au fond*).

Trois ans! Trois ans passés! Ils parlaient si joyeux,  
Croyant réalisé leur rêve ambitieux.

Mais ils avaient compté sans les traîtres embûches  
Dans lesquels trop souvent les plus prudents trébuchent.

Leur vaisseau pris en mer quand ils touchaient au port.  
Il fallait donc qu'eux seuls subissent un tel sort?

Pourquoi Dieu choisît-il leur vaisseau plus qu'un autre?  
S'Il entend la prière oublia-t-Il la nôtre?

MADAME D'HABERVILLE

Ton frère libéré n'est-il pas parmi nous?

BLANCHE.

Mais Arché? Qu'en ont-ils fait? Compte-t-il pour vous?  
Etait-il plus coupable ou moins digne que Jule?

Quel crime a-t-il commis contre cette crapule?  
Son nom valait-il pas celui d'un lord anglais  
Que l'on ne l'échangeât comme on fit des Français?

MADAME D'HABERVILLE

Peut-être il valait trop pour les Anglais, ma fille

BLANCHE.

Pour un soldat de plus dans l'armée en guenille  
L'Anglais se croirait-il moins sûr d'être vainqueur?  
Arché causerait-il, même avec sa valeur,  
Plus de mal que mon frère, à leur troupe innombrable?  
Hélas ! en ce moment, dans l'ombre impénétrable  
D'un ignoble cachot, refuge de bandits,  
Attend-il que la mort, à ses membres roidis,  
Vienne apporter le calme après tant de souffrance;  
Ou bien a-t-il déjà (j'en frémis quand j'y pense)  
Succombé sous les coups de quelque affreux bourreau?  
Rien ! Rien ! Je ne sais rien ! Silence de tombeau !

MADAME D'HABERVILLE

Tu n'as, dans son silence, aucun sujet de craindre :  
D'autres que toi, ma fille, ont eu plus à se plaindre  
De cette affreuse guerre où tant des leurs sont morts.  
Et d'autres comme toi, malgré tous leurs efforts,  
N'avaient pu retracer, après l'âpre bataille,

Le brave qu'ils avaient perdu dans la mitraille,  
Et c'est lorsque l'espoir avait fait place au deuil,  
Comme un ressuscité sortant de son cercueil,  
Que celui dont la mort semblait faire sa proie  
Dans les bras maternels se jetait plein de joie.  
Quelque chose me dit que l'absence d'Arché  
Peut, même en cet instant, à son terme toucher.  
Il était trop sensible à ta joie, à tes peines,  
Pour ne pas secouer, s'il est captif, ses chaînes,  
A l'appréhension de ton anxiété.  
Son absence a détruit en ton coeur la gaiété,  
Son retour chassera ta profonde amertume:  
Le soleil est plus clair quand disparaît la brume.  
Pour avoir, le perdant, mieux su l'apprécier,  
En retrouvant bientôt ton cher officier,  
Tu goûteras, ma fille, un bonheur plus suave  
Auquel rien ne pourra plus jamais mettre entrave.  
Il reviendra, te dis-je, il est peut-être ici.

## BLANCHE.

Comment, comment, ma mère, en peut-il être ainsi?  
Voyez donc cette flotte aux voiles innombrables  
Qui jette l'ancre au large après tant de semblables:  
Toujours des bricks anglais aux canons menaçants.  
On les comptaient par dix, on les compte par cents.

Si, lorsqu'ils le pouvaient, les vaisseaux de la France  
 Ne m'ont rien apporté, pas même une espérance,  
 Que puis-je donc attendre alors que l'ennemi  
 Semble être sur nos bords par l'Océan vomî?  
 A moins, à moins... C'est fou! Non, ce n'est pas possible!  
 A moins qu'un des vaisseaux qui nous prennent pour  
 [cible  
 Ne l'amène lui-même. . . Ah! Comment concevoir?. . .  
 Je ne sais pas. Non, non: plutôt ne pas savoir. . .  
 Mais qu'il vienne, mon Dieu! Que m'importe, qu'il  
 [vienne!

MADAME D'HABERVILLE

Que veux-tu dire, Blanche?

BLANCHE.

Ah! moi? Rien. C'est ma peine,  
 La folle du logis qui me trouble l'esprit.

MADAME D'HABERVILLE.

Viens, ne reste pas seule avec ton cœur meurtri:  
 Tu ne peux qu'augmenter le mal qui te consume  
 A vivre de chagrin, comme il te prend coutume.  
 Viens rejoindre au manoir nos hôtes intrigués  
 De ne plus voir briller tes yeux jadis si gais.  
 Cela te distraira de tes pensers moroses;  
 Tes épines bientôt se changeront en roses.

BLANCHE.

Leur joie inconsciente avive ma douleur;  
Leur rire retentit comme un écho railleur  
En mon coeur désolé. Plutôt ma solitude.

MADAME D'HABERVILLE.

Tu devrais mieux répondre à ma sollicitude.  
Que ne puis-je trouver un remède à tes pleurs:  
Ton chemin ne serait qu'un long tapis de fleurs,  
Si j'étais une fée au lieu d'être une mère;  
Je prendrais tout sur moi de ta douleur amère. . .  
Je ne suis qu'une mère. . .

BLANCHE.

Une fée, ô maman,  
Ne pourrait, comme toi, m'aimer fût-ce un moment!

MADAME D'HABERVILLE.

Ma fille, tu dis vrai: je t'aime plus encore  
Que ne peut exprimer le verbe JE T'ADORE!  
Il me faut te quitter; on m'attend au manoir.  
Ne t'attarde pas trop: vois, le ciel se fait noir:  
C'est l'orage qui gronde en la sombre nuée.

BLANCHE

Je vous suis tout à l'heure

MADAME D'HABERVILLE

Reviens-nous enjouée.

Il reviendra, te dis-je. Et c'est mon petit doigt  
Qui me le dit tout bas. Jamais il ne déçoit.

(*Madame d'Haberville sort*).

ACTE II, SCÈNE 2.

BLANCHE, JOSÉ.

(*On entend chanter*)

*Je voudrais que la rose  
Fut encore au rosier  
Et moi et ma maîtresse  
Dans les mêmes amitiés.  
Il y a longtemps que je t'aime  
Jamais je ne t'oublierai.*

BLANCHE.

C'est notre bon José qui revient du village.  
Que sa chanson répond, en son naïf langage,  
Aux douloureux accents de mon coeur éploré.

(*entre José manchot*).

JOSÉ.

Tiens, tiens, Mademoiselle, et seulette à pleurer  
Comme une petite âme en peine au purgatoire?

## BLANCHE.

Tu dis vrai, mon José, plus que tu ne veux croire.  
Quelle nouvelle as-tu? Rien encore pour moi?

## JOSÉ.

Pas plus que sur ma main. Pas de vaisseau du Roi.  
Un mot des vieux pays, sans vous faire une injure,  
C'est, par le temps qui court, plus rare, je l'assure,  
Qu'une épingle au milieu d'une charge de foin.  
Avez-vous vu la flotte, en face, pas bien loin?  
Toute notre paroisse en a la chair de poule.  
Sur le train que ça va, l'on en perdra la boule.  
Car on aura bientôt, à défaut des Français,  
Plus qu'à pleine clôture, au moins, des Bastonais.  
Nous ne pouvons en paix, plus tirer une touche.  
Le temps des rigodons, ma belle, à sa fin touche  
Et nous aurons du trouble avec ces sacripants.  
On dit même qu'en bas, à moins de six arpents,  
Près de l'Anse à Babin, une grosse chaloupe  
Débarquait, tout à l'heure, une petite troupe.  
Pour quelle simagrée? On ne sait pas encor,  
Mais si c'est pour mal faire, ils verront qu'ils ont tort:  
On aura du grabuge avant que l'on nous crève.  
Les guetteurs sont partis voir le long de la grève.  
Regardez nos signaux qui s'allument partout,

De colline en colline et presque bout à bout.  
C'est peut-être bien beau, du haut de la falaise,  
De voir ramper vers eux ce long serpent de braise,  
Mais moi, j'ai pour mon dire — à chacun son avis —  
Que Monsieur de Montcalm et Monsieur de Lévis  
Nous font brûler pour rien tout notre bois de corde:  
Il en vient trop, bien trop: notre fleuve en déborde.  
S'il nous faut annoncer tous les nouveaux vaisseaux  
Nos maisons, dans un mois, serviront de brûlots.  
Et puis, comme succès, ce ne serait pas traître.  
Mais je cours au manoir où m'attend notre maître.  
Mes excuses, ma fine, et ne berlandez pas,  
Car le temps est écho, les oiseaux volent bas;  
Lorsque le soleil plombe, allez, prenez-y garde.  
Ça pique dans le bras que Carillon me garde:  
C'est le signe certain que le temps est pesant;  
D'ailleurs on ne sent pas une goutte de vent.  
Ce ne sera pas long, il va mouiller à verse.

(*José sort*).

ACTE II, SCÈNE 3.

ARCHÉ, BLANCHE.

ARCHÉ (*appelant du fond de la scène*)

Blanche !

BLANCHE.

Qui m'appelle? Ah! cette voix me transperce!

ARCHÉ (*s'approchant*).

Blanche, ma bien-aimée!

BLANCHE.

Oui, c'est lui! C'est toi!

Ah! béni soit le Ciel qui te ramène à moi!

Mon Arché, je savais, malgré ton long silence,

Qu'enfin tu reviendrais consoler ma souffrance.

Viens, courons au manoir annoncer ton retour

Que nous parlions de toi! Nous en parlions toujours!

Viens! Viens! Tu ne viens pas?

ARCHÉ.

De grâce, mon aimée,

Ne quittons pas si tôt la place accoutumée

Où tant de fois, jadis, nous vînmes nous asseoir.

D'ailleurs ce que je veux te confier, ce soir,

Aucun autre que toi jamais ne doit l'entendre.

BLANCHE.

Vite, raconte-moi ce que tu veux m'apprendre.

Pourquoi m'arrives-tu mystérieusement?

Dis-moi tout, dis-moi tout! Tu tardes trop vraiment!

ARCHÉ.

Blanche, dis-moi d'abord que ton coeur est le même  
Que la première fois où tu m'as dit: Je t'aime!

BLANCHE.

Mais t'aurai-je attendu, mon Arché, si longtemps?  
Je te pleurais encor, justement à l'instant  
Où tu m'apparaissais comme un sombre fantôme.  
Que la foudre du ciel me réduise en atôme  
Si j'ai même un moment cessé de t'adorer!  
Et toi?

ARCHÉ.

Penses-tu donc que c'est pour abjurer  
L'amour qui m'a sauvé de la désespérance  
Que je me trouve ici, ce soir, en ta présence?  
T'aimer ce fut ma vie et mon seul réconfort  
Au comble des malheurs dont m'accabla le sort.

BLANCHE.

Combien je suis heureuse à t'entendre me dire,  
Comme jadis, les mots que ton amour t'inspire!  
C'est à peine croyable et dire que c'est vrai!  
Se retrouver ainsi, tout-à-coup, en secret!  
On dirait un roman où le beau mousquetaire  
Veut enlever sa belle en un profond mystère!

Ou plutôt c'est un conte, un conte merveilleux  
Où le prince accomplit mille exploits périlleux  
Avant de délivrer la chère prisonnière  
Qui gémit tristement dans sa tour solitaire.  
On dirait le bon temps de nos premiers amours.  
C'était le temps, tu sais, où, sans compter les jours,  
Nous coulions doucement une vie enchantée!  
Mais, depuis, c'est chaque heure, Arché, que j'ai comptée,  
Heure qui répondait par un funèbre glas  
Quand je lui demandais: « Ne reviendra-t-il pas? »  
Nous reprenons, ce soir, la page commencée,  
Tout comme si jamais nous ne l'avions laissée.  
Regarde tout autour. Tu vois, rien n'est changé:  
Les mêmes pins altiers viennent nous ombrager;  
C'était dans ce bosquet et sur ce banc rustique  
Alors, comme aujourd'hui, par un soir romantique. . .  
Combien je suis heureuse!. . . Ah! mais tu ne dis rien?  
Parle pour que j'écoute encor ta voix. Eh bien?

## ARCHÉ.

Parler? Comment pourrais-je exprimer tout ce trouble  
Qui s'agite en mon âme et que ta voix redouble?  
De retrouver ainsi, comme je les quittai,  
Tant d'objets familiers, ce manoir regretté,  
Ces arbres, ces buissons, tout ce cher paysage,

Je me demande encor si c'est un vain mirage  
Ou si je sors enfin d'un affreux cauchemar?  
Mais pourtant c'est bien toi, c'est le même regard:  
La figure peut-être est plus pâle et plus fine.  
Cela te change un peu de la rose gamine  
Qui cherchait avec moi, parmi les gros galets,  
Les coquilles de nacre et les crabes si laids.  
Blanche, t'en souviens-tu? Quelle belle jeunesse!  
Ignorant le chagrin, nous vivions d'allégresse;  
Nos instants s'écoulaient comme ceux du ruisseau  
Que j'entends près de nous chanter comme un oiseau  
Son éternel refrain en notes cristallines.  
Quand l'orage en fureur fond sur lui des collines,  
Bien plus heureux que nous, il n'en chante que mieux.  
Mais aussi bien plus sage et moins aventureux,  
Il ne quitte jamais, comme d'autres, sa rive,  
De peur, en le faisant, de troubler son eau vive.  
Moi, je vous ai quittés, bords rians, bords chéris,  
Attiré par l'éclat de la grande Paris,  
Pour revenir à vous, comme l'enfant prodigue,  
La honte sur le front et rompu de fatigue.

BLANCHE.

La honte? Qu'est-ce à dire? Et pourquoi t'outrager,  
Si tu m'aimes toujours et si rien n'est changé?

ARCHÉ.

Je t'aime, Blanche, et rien. . . Rien? . . . Pourtant. . .  
(*Il enlève sa mante*).

BLANCHE.

L'habit rouge!  
Et vous avez osé? Partez, partez vite ou je. . .  
Arché, toi, l'ennemi? Dieu, quel écroulement !

ARCHÉ.

De grâce, écoute-moi!

BLANCHE

Je me meurs!

ARCHÉ

Un moment!

BLANCHE.

Ah! laisse-moi mourir!

ARCHÉ.

Un mot, un seul mot, Blanche!

BLANCHE.

Va-t-en, tu me fais peur! Vois, notre sang s'épanche  
Sur l'horrible écarlate: il coule de ta main.  
Sans doute, serons-nous tes victimes, demain?

Quand nous comptions sur toi pour défendre la France,  
 Quelle triste façon de prouver ta vaillance.  
 Et ta première épée, humide encor de sang,  
 Est une épée anglaise, un poignard anglican.  
 Pourquoi venir ici?

ARCHÉ.

Pour m'offrir à mon juge.

BLANCHE.

Pour venir te vanter d'avoir été transfuge?

ARCHÉ.

Sans entendre ma cause, ainsi condamne-moi ;  
 Prononce ma sentence et je suivrai ta loi.

BLANCHE.

Se laisser accuser sans daigner se défendre  
 Est-ce digne d'un homme? Arché, je veux t'entendre.  
 Prouve-moi que j'ai tort; je m'en réjouirai:  
 Mon pardon est tout prêt! . . . Mais comment l'espérer?  
 Défends-toi, je t'écoute

ARCHÉ.

Est-ce un crime si lâche  
 De t'avoir trop aimée et d'avoir à la tâche  
 De revenir à toi, dévoué mes instants,

En dépit de l'obstacle et pendant trois longs ans?  
Est-ce un crime d'avoir fait tous les sacrifices,  
Subi tous les affronts, enduré des supplices,  
Pour toi, pour te revoir? Et ce fut là mon sort.  
Si d'autres ont trahi par crainte de la mort,  
Par vile lâcheté, pour un lucre sordide,  
Comment m'accuses-tu d'avoir été perfide,  
Quand j'ai ri des tourments, méprisé les honneurs,  
Repoussé fièrement la main des suborneurs  
Qui m'offrait pour trahir, les biens de mes ancêtres?  
Serait-ce donc ainsi que se montrent les traîtres?  
Jules, à son retour, sans doute, vous narra  
Le sort qui nous échut quand l'Anglais s'empara,  
Au moment d'aborder sur la rive française,  
De notre seul navire. Une étoile mauvaise  
Veillait sur mon destin: elle y veille toujours.  
Puis ce fut les cachots obscurs comme des fours  
Au fond d'une galère en proie à la vermine.  
Puis, alors que pour Jule un échange termine  
Cette captivité douce encore à mon cœur  
(Sa présence éclairait ces sombres nuits d'horreur),  
C'est pour moi, l'Écossais, la peine qui commence.  
Mon nom, loin de m'aider, m'enleva la clémence  
Qui pouvait subsister au cœur de mon bourreau:  
Je n'eus plus qu'à choisir: le Test ou le cachot.

J'écoutai sans broncher, les haineuses menaces;  
On voulut m'acheter; on me promit des places;  
Je n'avais qu'à dire: Oui, pour voir, en me pliant,  
L'Ecosse à moi, du Cheviot au Grampian.  
Et pourtant, j'ai dit: Non, pour te rester fidèle;  
Pour toi j'aurais souffert une peine éternelle . . .  
Eternelle? Je mens! (Vois combien je t'aimais).  
Ce fut une agonie à penser que jamais  
Je ne reverrais plus tes yeux, ton doux visage;  
Que je n'entendrais plus ton charmant bavardage,  
Enfin qu'un noir abîme entre nous s'ouvrirait  
Que seul le souvenir vainement franchirait.  
O l'atroce dilemne où se débat mon âme!  
Félon, je te perdais en devenant infâme ;  
Loyal, je te perdais en restant dans les fers!  
Tu ne sauras jamais, les maux que j'ai soufferts  
A chercher, dans la nuit, une introuvable issue.  
J'implorai mes geôliers: espérance déçue:  
Mes pleurs auraient percé plus sûrement les murs  
De ma prison de roc, que des coeurs aussi durs!  
Je ne balançai plus devant l'inéluctable:  
Je prêtai, le coeur las, le serment exécration.  
L'Angleterre lançait contre le Canada,  
De nouveaux régiments. J'obtins d'être soldat.  
Pour atteindre son but qu'importe la manière

Lorsque celle qui s'offre est la seule et dernière.  
A l'heure du départ, je fus pris de terreur:  
Moi, j'allais donc semer la mort et la douleur  
Sur ce sol bien-aimé, ma seconde patrie?  
J'allais plonger mon glaive en son âme meurtrie?  
Le délire envahit ma pauvre tête en feu;  
Je voulais tant mourir que je tiens compte à Dieu  
De m'avoir épargné.

BLANCHE.

Ne dis pas de blasphème,  
Arché, si Dieu l'a fait, c'est parce qu'Il nous aime.  
Serions-nous réunis, s'Il t'avait écouté?

ARCHÉ.

Réunis? Lorsqu'un gouffre entre nous est resté? . . .  
On me laissa servir dans les Indes lointaines. . .

BLANCHE.

Les Indes ? Ajouter les fièvres si malsaines  
Aux dangers de la guerre?

ARCHÉ.

Oh! Dieu me préservait  
D'un trépas désiré, car Il me réservait  
Mon juste châtement à l'autre bout du monde.  
Il convient que la peine à la faute réponde:  
J'avais trahi pour toi, Dieu me frappait par toi.

BLANCHE.

Que dis-tu?

ARCHÉ.

Tu le sais: mon juge est devant moi,  
 Et n'a-t-il pas déjà condamné le transfuge  
 Qui venait, à ses pieds, implorer un refuge?  
 Mais j'achève, laissons. J'espérais reposer  
 Près du Gange endormi, sous un calme palmier,  
 Mon coeur lourd de dégoût et ma tête brûlante.  
 Il me fallut reprendre ainsi qu'une âme errante,  
 Mon inlassable marche et mon fardeau pesant.  
 Mon régiment quittait le sol de l'Hindoustan,  
 Pour venir sur ces bords prendre part au carnage.  
 Pourquoi donc n'ai-je pas franchi le bastingage  
 Quand l'Océan m'offrait son immense tombeau?  
 Il m'aurait rejeté. Pas même le corbeau  
 Ne voulut de mon corps sur le champ de bataille  
 Où je gisais sanglant criblé par la mitraille.  
 Et je suis devant toi. J'ai fini. Juge-moi.

BLANCHE.

Te juger ? Je le sens, je n'en ai pas le droit.  
 Te défendre plutôt contre ton injustice  
 Serait mieux dans mon rôle au lieu d'accusatrice.  
 N'as-tu point fait, Arché, ton devoir de soldat?

ARCHÉ.

Un devoir qui ressemble au crime de Juda.

BLANCHE.

Tais-toi! Comment oser t'accuser de la sorte  
Quand je me joins à toi pour te prêter main forte?

ARCHÉ.

Tu ne me grondes pas d'être venu ce soir?

BLANCHE.

Non, je t'aurais blâmé de passer sans me voir.

ARCHÉ.

Tu m'aimes donc encore?

BLANCHE.

Oui, mon Arché, je t'aime.

ARCHÉ.

Mais alors je pourrai poser le diadème  
Fait de fleurs d'oranger, sur ton beau front si pur,  
Quand cette affreuse guerre. . .

BLANCHE.

Ecoute, en l'air obscur.  
J'entends comme un appel, un appel de détresse!  
Ecoute, j'en frémis! Est-ce à moi qu'il s'adresse? . . .

*(On entend chanter)*

*Soutenez, grande reine,  
Notre pauvre pays,  
Il est votre domaine:  
Faites fleurir vos lis.  
L'Anglais, sur nos frontières,  
Porte ses étendards.  
Exaucez nos prières,  
Fortifiez nos remparts.*

C'est cela, l'entends-tu, c'est la voix du pays  
Qui rappelle au devoir mon coeur presque insoumis.  
Laisse-moi seule ici, pleurer sur mon beau rêve.  
De quel droit viendrais-tu m'imposer une trêve  
Quand la guerre entre nous élève un mur sanglant?  
N'est-ce pas trop déjà que ton discours troublant  
M'ait arraché l'aveu d'un amour sacrilège ?  
Moi, frapper dans le dos le héros qui protège,  
Au prix de tout son sang, ma chère liberté,  
En trahissant ainsi, par simple volupté?  
C'est assez de douleur sans être renégate.

ARCHÉ.

Pourquoi faut-il, mon Dieu, que votre main m'abatte  
Lorsqu'une main aimée allait me relever?  
Tu n'es plus que ruine, ô bonheur tant rêvé!

Adieu, Blanche, à jamais, toi que j'ai tant aimée.  
Puisse ton âme ingrate, à mon amour fermée,  
Ne pas souffrir, un jour, du mal dont je me meurs.  
J'étais venu chercher un baume à mes douleurs:  
En me perçant le coeur, consomme mon Calvaire,

BLANCHE.

Du même coup, hélas! mon coeur aussi s'enferme.  
Donne-moi ta souffrance et je la subirai.  
Va-t-en le coeur serein: pour deux je puis pleurer.

ARCHÉ.

Un débris de fierté subsistait dans mon âme,  
Mais tu m'as trop appris que je suis un infâme.  
Tiens, voici mon épée et mes galons anglais.  
Il ne reste de moi qu'un esclave écossais.

BLANCHE.

Arché, reprends ton glaive et ton ancien courage.  
Comment peux-tu déchoir, toi, fils de haut parage?  
Va, combat, s'il le faut, contre ma nation,  
Pour arracher aux tiens, leur admiration,  
En leur montrant ainsi combien tu les dépasses  
Et qu'elle ne meurt pas la race des Wallaces.  
Arché, fais ton devoir.

ARCHÉ.

Le devoir : un vain mot !

Lorsqu'on n'a pas l'amour, il devient un bourreau.  
Que doit-on au bourreau ? Le mépris ou la haine.

BLANCHE.

Et que fais-tu de moi ? N'en vaux-je pas la peine ?  
Si tu prétends m'aimer, n'est-ce pas un plaisir  
De satisfaire, Arché, mon ultime désir ? . . .  
On ne me réponds pas ? C'est que l'on me méprise.  
Eh bien ! si j'ai sur toi la plus précaire emprise,  
Je te l'ordonne alors : Arché, fais ton devoir.

ARCHÉ.

Pour combler un caprice, obéir sans espoir :  
Quel rôle séduisant ta volonté m'impose !  
Enfin j'obéirai. Que le Ciel en dispose !

BLANCHE.

Et maintenant, Arché, hâte-toi vers ton bord,  
Avant que l'ouragan ne devienne trop fort. . .  
Mais quelqu'un vient. J'ai peur. Reste un moment encore.  
(*On entend chanter*)

*De l'Anglais, de l'Anglais,  
J'en ferons un bon saloi.*

ARCHÉ.

Un autre chant? Est-ce la boîte de Pandore?

LA VOIX.

*Ah! viens donc, compère l'Anglais!**Ah! viens donc, tendre porquet!**Dépêche-toi, compère l'andouille,**Compère boudin, la citrouille.**De l'Anglais, de l'Anglais,**J'en ferons un bon saloi.*

ACTE II, SCÈNE 4.

LES MÊMES, LA SORCIÈRE.

LA SORCIÈRE.

Ah! Ah! Ah!

ARCHÉ.

La sorcière! Elle sort de l'enfer  
Pour nous bénir encore au nom de Lucifer!

BLANCHE.

Laisse-moi lui parler. . . Comment, c'est vous, Marie?

LA SORCIÈRE.

Ah! Ah! Mademoiselle? On songe, je parie,

Au beau prince envolé, loin, bien loin sur la mer?  
 Ah! Ah! Il reviendra. Peut-être en un éclair.  
 S'il ne vient pas par Dieu, ce sera par le diable.  
 Ah! Ah! Ah!

BLANCHE.

C'est méchant tenir discours semblable !  
 Pourquoi parler ainsi d'un malheureux absent?  
 Venez-vous reposer au manoir en passant:  
 La tempête commence et vous paraissez lasse.

LA SORCIÈRE.

Ce n'est pas de refus si vous aimez ma crasse. . .  
 Ah! mais, si je vois bien, on fait un brin d'amour.  
 Quel bel oiseau de nuit vient vous faire la cour?  
 Une nuit de damnés pour se conter fleurette!  
 Elevons la lanterne. . . Ah! cette silhouette! . . .  
 L'Écossais! Ah! Ah! Ah!

*(Examinant son uniforme rouge).*

Est-ce du feu, du sang?

C'est les deux! Ah! Ah! Ah! On ressemble à Satan!  
 Ah! Ah! Ah! L'Écossais! Tiens, mes corbeaux croassent.  
 Malheur! Malheur! Malheur!

*(Elle s'enfuit).*

## ACTE II, SCÈNE 5.

BLANCHE, ARCHÉ.

BLANCHE.

Ces blasphèmes me glacent!

ARCHÉ.

Maudite, je ne sais quel scrupule retient. .

UNE VOIX.

Blanche ! Blanche !

ARCHÉ.

Adieu, c'est ta mère qui vient.

BLANCHE.

Non, reste, ne pars pas!

ARCHÉ.

Il le faut, mon aimée.

*(Il sort).*

BLANCHE.

Parti! Je l'ai perdu! Mon beau rêve en fumée!  
Et dire qu'il était tout à l'heure en mes bras!

## ACTE II, SCÈNE 6.

BLANCHE, MADAME D'HABERVILLE.

MADAME D'HABERVILLE.

Je t'appelle, ma fille, et tu ne réponds pas?  
D'où venaient tous ces cris que je viens de surprendre?

BLANCHE.

Maman !

MADAME D'HABERVILLE.

Pourquoi ces pleurs que je te vois répandre  
Et cet émoi profond que je lis sur tes traits?

BLANCHE.

Rien ! La pauvre Marie est dans ses jours mauvais :  
Elle vient en passant de nous cracher sa haine.

MADAME D'HABERVILLE.

Nous ? Mais auprès de toi, je ne vois âme humaine ?  
Qui veux-tu dire ?

BLANCHE.

Arché.

MADAME D'HABERVILLE.

De Locheill revenu ?

BLANCHE.

Et déjà reparti!

MADAME D'HABERVILLE.

Dieu! Qu'est-il advenu

Pour qu'il te laisse ainsi l'âme bouleversée?

Quelle excuse trouver à sa fuite empressée?

Ne pouvait-il venir un instant au manoir?

Tenait-il donc si peu, ma fille, à nous revoir?

BLANCHE.

Il l'aurait fait, maman, s'il avait pu le faire.

MADAME D'HABERVILLE.

Je ne comprends plus rien à ce troublant mystère!

Est-il venu reprendre, après tant de serments,

La parole donnée? Ah! dis-moi que je mens!

BLANCHE.

Arché m'aime toujours et m'est toujours fidèle.

MADAME D'HABERVILLE.

On cache une infamie! Allons, dis-moi laquelle?

BLANCHE.

Il est soldat anglais!

MADAME D'HABERVILLE.

Lui, nous avoir trahis? . . .

BLANCHE.

J'ai vu son habit rouge. . .

MADAME D'HABERVILLE.

Avec nos ennemis! . . .

Pauvres nous, pauvre fille! Arché! Comment le croire?  
Viens, rentrons. . . De Locheill! Avoir l'âme si noire!...  
Quel tonnerre affreux! . . . Viens!

BLANCHE.

Hélas! il va périr

Et nous l'abandonnons. Allons le secourir.  
Cherchons-le près d'ici.

MADAME D'HABERVILLE.

Hâtons-nous, l'éclair brille.

BLANCHE.

Arché ! Arché!

MADAME D'HABERVILLE.

Trop tard. Viens au manoir, ma fille  
L'orage éclate. Il pleut. O Dieu! quelle fureur!

BLANCHE.

Que va--il devenir dans cette nuit d'horreur?

*(Elles sortent).*

## ACTE III

### LES HABITS ROUGES

Au Manoir d'Haberville, en fin d'août 1759.

#### ACTE III, SCÈNE 1.

LE SEIGNEUR, BLANCHE, RAOUL.

LE SEIGNEUR (*vieilli et s'appuyant sur une canne*)  
On frappe! Qui va là?

BLANCHE.

De pauvres censitaires!

LE SEIGNEUR.

Sans doute, sortent-ils de leurs tristes repaires  
Poussés par la famine.

BLANCHE,

Ils font vraiment pitié.

LE SEIGNEUR.

Ma fille, ouvre à ces gens.

(*Blanche va ouvrir*).

Donne-leur la moitié

De tout ce qui nous reste et même davantage.  
C'est avec le bon Dieu que se fait le partage  
Lorsque l'on donne au pauvre une moitié du sien.

RAOUL (*Une manche vide*).

Surtout quand ce qui reste est un peu moins que rien  
Que n'a pas razié Bigot et la Friponne  
Pour jouer au trictrac et traiter sa mignonne  
Quand le peuple n'a plus même de pain de son  
Et doit, pour subsister, se nourrir de gazon.  
D'ailleurs ces gens ne font qu'augmenter leurs misères.  
Les ordres de Québec sont pourtant très sévères:  
Le civil doit rester caché dans la forêt,  
Et voici que chacun revient à son guéret.  
Notre sécurité n'est que dans l'apparence:  
Regardez vers le sud, mesurez la distance  
Qui nous sépare encor du désastre prochain.  
Déjà, je crois, là-bas, entendre le tocsin.  
Les proclamations de ce barbare Wolfe  
S'écrivent dans le feu de Montréal au Golfe.  
Inique châtement de la fidélité !  
Dévaster le hameau pour vaincre la cité,  
Quelle lâche tactique indigne d'une brute!

LE SEIGNEUR.

Encor si nous avons, pour leur faire la lutte,

Tous nos membres intacts, comme avant Carillon,  
Ces meurtriers auraient un autre échantillon  
De nos anciens exploits, en dépit de leur nombre;  
Ils ne passeraient pas sur nos corps sans encombre.  
Mais nous avons semé nos jambes et nos bras  
Sur vingt champs de bataille. .

RAOUL.

Où par un prompt trépas  
Nous aurions du finir notre trop longue vie.  
Boirons-nous cette coupe ainsi jusqu'à la lie ?

LE SEIGNEUR.

Voici nos visiteurs.

ACTE III, SCÈNE 2.

LES MÊMES, DES CENSITAIRES.

LE SEIGNEUR.

Bonjour, mes chers amis.  
Quel bon vent vous amène en mon pauvre logis?

UN VIEILLARD.

C'est le mal du pays, Monsieur, qui nous travaille.  
Vivre loin de son toit n'est pas métier qui vaille.  
Ensuite, entre nous deux, pour dire comme on dit,  
La faim chasse le loup du bois, sans contredit.

Il nous manque du plomb et de la poudre sèche:  
 La corne vide, on rate et l'on brûle sa mèche.  
 Et, pour vous parler franc, c'est bien trop casuel  
 De prendre les moineaux avec des grains de sel.  
 Un estomac qui crie est pire qu'une femme:  
 En se bouchant l'oreille on l'entend tout de même.  
 Ça vous explique assez qu'on soit venu vous voir.

## LE SEIGNEUR.

Je comprends. Blanche, va. Fais tout en ton pouvoir  
 Pour que ces malheureux, comme aux jours plus pros-  
 pères,  
 S'en retournent contents. Remplis leurs gibecières.  
 Donne-leur sans compter.

## BLANCHE.

Mon père, tout est prêt.  
 Allez, un bon repas vous attend au buffet.  
 (*Les censitaires sortent*).

## UNE MÈRE.

Merci, notre bon maître, et que Dieu vous bénisse  
 Si mon pauvre mari n'était de la milice,  
 Je n'aurais pas besoin de vous tendre la main.

## LE SEIGNEUR.

Prend courage, ma chère, il reviendra demain.

## LA MÈRE.

Ah! vous êtes bien bon, mais la guerre est mauvaise.  
S'il venait des renforts, on serait plus à l'aise.  
Quand donc nous viendront-ils avec Monsieur Arché,  
Pour traquer ces Anglais et tous vous les faucher? . . .  
Quel beau soldat doit faire un Monsieur de Locheille!  
(A Blanche).

Belle, que vous l'aimiez, cela n'est pas merveille!  
Il tournerait la tête à la fille du Roi.

## SA FILLETTE.

Papa m'a dit déjà qu'on n'avait pas le droit  
D'aimer un seul Anglais, quand ils nous font la guerre,  
Et Monsieur le Curé nous le répète en chaire,  
Car ils tuent les mamans et les petits enfants  
Et brûlent les maisons et les moissons des champs.  
Et Monsieur de Locheill est un Anglais, dis, mère?

## LA MÈRE.

Sotte, ferme ton bec. Est-elle assez commère?  
Deux copes de cervelle en la tête t'auraient,  
Agnès, tenu la langue immobile au palais.  
Excusez son discours: ça n'est pas avancée  
Pour son âge.

(A Blanche).

Faut pas trop en être offensée.

Va, ma fille, il existe encor de bons Anglais  
Celui-là, ç'en est un : loin d'être Bastonais  
À son retour de France, il aidera ton père  
À chasser ces brigands. Montre ton savoir-faire :  
Fais un beau grand salut à la dame, aux messieurs.

*(Raoul, la mère et l'enfant sortent)*

### ACTE III, SCÈNE 3.

#### BLANCHE, LE SEIGNEUR.

BLANCHE.

Ah ! mon père, quel coup, j'en pleurerai mes yeux !  
L'entendre condamner par une voix si pure !  
N'était-ce pas assez de l'affreuse torture  
Qui me tue en silence ?

LE SEIGNEUR.

Oublie, oublie Arché.

BLANCHE.

Ne plus penser à lui ? Puis-je m'en empêcher ?  
L'aveugle pourrait-il oublier la lumière  
Et cesse-t-il d'aimer le soleil qui l'éclaire ?  
À toute heure, en tous lieux, mon cœur tout éperdu  
Espère retrouver l'amour qu'il a perdu.

Je crois le reconnaître en tous ces pauvres hères  
Qui traînent leurs haillons et leurs dures misères,  
Du matin jusqu'au soir, par le chemin du Roy.  
Dans l'ombre de la nuit, lorsque tout dort, sauf moi,  
Je cherche à découvrir, sa silhouette aimée  
Dans une forme sombre au milieu d'une allée. . .  
Hélas! un arbrisseau que berce un léger vent.  
Je ne rêve qu'à lui, mais, spectre décevant,  
Il n'est déjà plus là quand je pense l'étreindre.  
Comment ne pas l'aimer lorsqu'il est tant à plaindre?

LE SEIGNEUR.

Plaindre un traître vainqueur, beau rôle du vaincu.,  
Noble devise à mettre au bas de notre écu.  
Et, toi, tu peux l'aimer? Quel comble d'infamie!

BLANCHE.

Est-ce qu'un simple habit rend son âme ennemie?

LE SEIGNEUR.

N'est-il pas un brûlot ravageant ton pays?

BLANCHE.

Mais qu'a-t-il de commun avec tous ces bandits  
Qui battent la campagne en brandissant la torche?  
Il porte leur habit, mais que vive on m'écorche,  
S'il s'est souillé jamais de leurs atrocités!

Ne le chargez donc pas d'exploits immérités!  
Il nous défend peut-être en semblant nous combattre.

LE SEIGNEUR.

Un sujet que plus tard nous pourrons mieux débattre,  
Ma fille. En attendant le mot de l'avenir,  
Relève ton beau front et cesse de gémir  
Sur un amour détruit par une main divine.  
Le phénix renaît bien de sa propre ruine:  
L'amour aussi le peut et demain t'appartient

BLANCHE.

Si je n'ai plus Arché, demain ne m'est plus rien.

LE SEIGNEUR.

Va, pense à ta patrie: elle compte, j'espère  
S'il te reste un lambeau de l'honneur de ton père?  
Si ce n'est par amour, choisis là par devoir.

BLANCHE

Le devoir! La patrie! Ont-ils tant de pouvoir  
Qu'il faille tout courber sous leurs lois tyranniques,  
Ces mots bien plus cruels qu'ils ne sont héroïques?  
Et qui sait après tout, s'il est plus important  
De préférer des mots à l'amour d'un amant?  
Quelle fidélité prendra le pas sur l'autre?  
Et quel juge a dicté que ce serait la vôtre?

LE SEIGNEUR.

Le juge c'est l'honneur quand ce n'est pas la loi.

BLANCHE.

La nature a son code avant l'ordre du roi,  
Et l'amour existait quand l'honneur vint au monde.  
Le Ciel décrète-t-il que toujours se confonde  
La frontière du coeur avec celle d'un champ?

LE SEIGNEUR.

La borne d'un pays se trace avec du sang  
Dans l'orgueilleux triomphe ou la dure défaite:  
On ne peut la franchir que pour une conquête.

BLANCHE.

Conquérir par l'amour n'est-il pas aussi beau  
Que vaincre par le glaive ou l'épieu d'un ribaud?

LE SEIGNEUR.

Être une conquérante et se faire l'esclave  
De son propre vaincu? Quel triomphe suave  
Et d'un genre nouveau!

BLANCHE.

Quoi! les princes du sang  
S'unissent bien ainsi sans déchoir de leur rang!  
Pourtant se transfigure en eux cette patrie

Dont je ne suis au plus qu'une infime copie.  
Sans souci de frontière, ils se donnent la main,  
Et mon geste plus humble en serait moins humain?  
L'honneur ne régit-il que la simple sujette?  
N'est-il pour tous ces grands qu'une simple étiquette?  
La trahison d'en-bas serait l'honneur d'en haut?  
Le crime de Judas dans le Christ serait beau?  
S'ils aiment sans trahir, comme eux, je puis le faire:  
Ce droit, je l'ai comme eux: l'amour me le confère.

#### LE SEIGNEUR.

Audacieuse es-tu de comparer ainsi  
Les actions des rois à ton humble souci.  
A la raison d'Etat, les grands toujours se courbent:  
Leurs cœurs sont des pions souvent aux mains de fourbes  
Qui les font se mouvoir comme sur l'échiquier.  
Loin d'exciter l'envie, ils font plutôt pitié:  
Unis à leur insu dès leur première enfance,  
Ils n'ont plus qu'à subir cette triste alliance.  
Que de malheurs cachés en ces riches palais,  
Pourraient nous raconter leurs vieux murs, s'ils parlaient:  
Tragique destinée où des reines vendues  
Pour un lambeau de sol, se trouvent confondues  
Avec des étrangers, même des ennemis,  
Loin du pays natal et de tous leurs amis.

Reines qui s'en iront, parfois répudiées  
Pour la même raison qu'on les a mendrées  
Et qui, frappant au seuil de leur propre pays,  
S'y verront refuser l'asile des bannis.  
Quel sort digne d'envie et combien comparable  
A l'avilissement de cet amour coupable  
Qui livre son pays pour le coeur d'un ingrat.

## BLANCHE.

Je n'ai jamais appris qu'une femme livrât,  
En se donnant ainsi, sa patrie elle-même.  
Nous ne comptons pour rien dans le conseil suprême  
Qui règle les destins de chaque nation.  
« Une femme, une chose » est l'estimation  
Que vous faites de nous dans vos lois arbitraires.  
Pourquoi devenons-nous tellement nécessaires  
Lorsqu'il s'agit d'amour ? N'est-ce pas notre droit,  
Le seul qu'on nous laissa lorsqu'on créa la loi  
—Et bien plus par dédain que par munificence—  
Que de pouvoir aimer, sans que l'intolérance  
Vienne sur nos amours faire sentir son joug?  
Si la femme n'est plus qu'un aimable joujou,  
De quel droit exiger qu'elle soit héroïne?  
On n'est pas à la fois Chimène et Colombine:  
La femme est une amante avant d'être un guerrier.

Laissez-nous faire en paix notre amoureux métier.  
 Que nous le faisons bien ou mal, rien dans l'histoire  
 Ne s'écrira pour notre honte ou notre gloire.

LE SEIGNEUR.

Le burin du remords l'écrira dans ton cœur.

BLANCHE.

Le remords n'a que faire où l'amour est vainqueur.

LE SEIGNEUR.

Mais un autre vainqueur naîtra de tes entrailles,  
 Comme un vivant remords dont déjà tu tressailles.  
 Lorsque tu sentiras sa griffe dans ton sein,  
 Il ne sera plus temps d'éviter l'assassin  
 Que sera tôt ou tard l'amer fruit de ta faute.  
 Ah! je ne puis songer, sans que mon cœur sursaute,  
 Qu'un jour tu presseras, dans tes bras maternels,  
 Un rejeton anglais! Tes amours criminels,  
 Tu le vois maintenant, ont-ils leur importance?  
 Tu ne me réponds pas? Est-ce la repentance?  
 Ah! c'est plus que cela: c'est l'antique fierté  
 Que je vois sur ton front à l'instant éclater,  
 Celle qui tenait tête à la horde indienne.  
 L'amoureuse a fait place à la Canadienne  
 Qui sommeillait en toi dans un calme trompeur.  
 Blanche, tu peux pleurer: je comprends ta douleur:

Ces larmes dans tes yeux n'encourent pas mon blâme,  
Car je vois quel combat se livre dans ton âme.  
Va, je te sais trop noble et trop fille d'honneur  
Pour ternir ton blason au profit de ton cœur,  
Surtout à l'heure même où l'ennemi promène  
La torche incendiaire au sein de mon domaine.  
Ecoute la rumeur qui monte en crépitant  
Du village prochain vers nous en cet instant;  
Regarde la lueur dont l'horizon s'embrase:  
C'est les nôtres qu'on tue et leurs foyers qu'on rase:  
C'est l'ennemi qui vient, c'est l'Anglais! c'est l'Anglais!  
(*On frappe*).

## ACTE III, SCÈNE 4.

LES MÊMES, DUMAIS, MADAME D'HABERVILLE,  
JOSÉ, DES SERVITEURS.

LE SEIGNEUR.

Entrez!

BLANCHE.

C'est le coureur des bois, le bon Dumais!  
(*Dumais entre*).

LE SEIGNEUR.

D'où venez-vous, Dumais? Quel hasard vous ramène?  
Le castor a-t-il fui les bois de mon domaine?

DUMAIS.

Il abonde, Monsieur, car, pour lui, c'est la paix  
Quand pour nous c'est la guerre. On le vend au rabais,  
Car le poil ne vaut rien lorsque l'on chasse à l'homme:  
Nouvelle chasse encor moins profitable, en somme.  
J'arrive du village où sont les Bastonais:  
Ils ont tout dévasté, nos maisons, nos guérets;  
Tué notre curé devant le tabernacle;  
Renversé le ciboire en riant du miracle,  
Blasphémant en anglais contre notre bon Dieu.  
Cette flamme là-bas, c'est notre église en feu.

LE SEIGNEUR.

Comment vous êtes-vous échappé du carnage?

DUMAIS.

Grâce à Monsieur Locheill. . .

LE SEIGNEUR.

Encor ce personnage ?

BLANCHE.

Arché? C'est impossible! En êtes-vous bien sûr?

DUMAIS.

Oui, sans Monsieur Locheill, pour le Ciel j'étais mûr.  
La bande de forbans qui me prit sur la route,  
Allait sur le bonnet me casser une croûte,

Lorsqu'un grand officier s'est élançé vers moi,  
A coups de plat de sabre, a mis le désarroi  
Parmi tous ces brûlots. C'était Monsieur Locheille.  
Il descend de cheval, avant que je m'éveille  
De tout ce cauchemar, et puis m'y fait monter:  
« Cours, dit-il, avertir et mettre en sûreté  
Tous ceux qui sont là-bas! » Il frottait une larme  
Tandis qu'il m'indiquait du fin bout de son arme,  
Le toit de ce manoir caché dans le bosquet. . .  
Maintenant, hâtez-vous! . . . Faites votre paquet!  
Je vous conduirai tous dans une bonne cache.

*(Entre Madame d'Haberville).*

LE SEIGNEUR.

Il n'est pas d'autre maître en ce lieu, que je sache,  
Que moi. Pourquoi partir?

DUMAIS.

Mais les femmes, pourtant?

LE SEIGNEUR.

Oui, c'est vrai. Conduis-les. Le danger est trop grand.

BLANCHE.

Quel danger est trop grand pour la Canadienne?  
Je connais notre histoire: elle sera la mienne.  
Va, bonne mère, va. C'est bien assez de moi.

MADAME D'HABERVILLE.

Non, ma fille, je reste entre ton père et toi.

LE SEIGNEUR.

Lorsqu'elle ne peut pas manier même un glaive,  
Vouloir que votre main un lourd mousquet soulève?

BLANCHE.

Trop lourd à notre main, nous pourrions le charger.

LE SEIGNEUR.

A la grâce de Dieu! S'Il veut nous protéger,  
Que pourra contre nous une puissante armée?...  
Chacun est à son poste, ô ma patrie aimée!  
Aux armes! Mon épée et mes vieux pistolets!  
Ils sauront bien trouver la peau d'autres Anglais  
Comme aux jours triomphants de nos grandes victoires.  
Mais aujourd'hui, hélas! leurs coups plus méritoires  
Ont pour champ de bataille un paisible boudoir. . .

*(José entre accompagné de serviteurs armés).*

JOSÉ.

Voici les Bastonais! Ils cernent le manoir!

LE SEIGNEUR.

Chacun sa meurtrière! Et tirez!

*(Chacun court à son poste et la fusillade commence):*

JOSÉ.

Par Sainte Anne,  
Que vois-je! C'est bien lui! Que le diable me damne!  
Là, cette jupe courte, au galop, qui s'en vient!  
Ah! son cheval se câbre. Il tombe, on le soutient!

BLANCHE.

Ils l'ont tué!

JOSÉ.

Mais non, voyez, il se relève.

DES VOIX.

Ouvrez, Français maudits!

JOSÉ.

Pas avant qu'on vous crève!

LE SEIGNEUR.

Ils vont forcer la porte! Appuyez ce bahut!  
Chargez jusqu'à la gueule! A balle!

LIZETTE (*entrant*).

On est fichu!

Plus dans la corne à poudre une miette à tondre!  
Plus dans tous mes tiroirs, une cuiller à fondre!

LE SEIGNEUR.

Ni plomb, ni poudre?

JOSÉ.

Allez, ce ne sera pas long :

A défaut de la poudre, on aura bien du plomb !

LE SEIGNEUR.

Hélas ! tout est fini ! Déjà la porte croule  
Sous les efforts rageurs de cette meûte soûle. . .  
Mes fidèles amis, laissez-nous seuls ici :  
Il convient mieux lutter que se rendre à merci.  
Allez remplacer ceux qui tombent sur la brèche !  
Il leur reste peut-être un peu de poudre sèche. . .

JOSÉ.

Quoi ! vous abandonner en cette extrémité !  
Ajouter l'abandon à la calamité !

LE SEIGNEUR.

Nous trouvant désarmés, on nous respectera ;  
S'il en est autrement, advienne que pourra.  
Partez ! . . .

*(José et les serviteurs sortent).*

## ACTE III, SCÈNE 5.

LE SEIGNEUR, BLANCHE, MADAME D'HABERVILLE, LES ANGLAIS, ARCHÉ.

LE SEIGNEUR (*aux Anglais qui entrent*)

Hors d'ici, brigands! Oser profaner  
Le malheureux foyer que vous venez ruiner?

UN OFFICIER ANGLAIS.

Bas les armes! Arrière!

ARCHÉ (*entrant*).

Arrière, là, vous-même!

L'OFFICIER.

Ils ont tiré sur nous!

ARCHÉ.

On a ce que l'on sème!

Arrière! Arrière! ou gare à vos crânes épais!  
Mes ordres étaient clairs: laissez ces gens en paix!  
Sortez, vous m'entendez! Vite, videz la place!

LE SEIGNEUR.

Archibald de Locheill, d'où vous vient cette audace  
De franchir aujourd'hui l'inviolable seuil  
Où vous venez jeter le désastre et le deuil?

ARCHÉ.

Je viens pour vous sauver, si c'est encor possible.

LE SEIGNEUR.

Nous sauver? Quand je vois la trace trop visible  
 Du meurtre de tous ceux qui furent vos amis.  
 Sur ce glaive sanglant à votre soin commis  
 Par le même bourreau qui massacra l'Ecosse.  
 Je devrais vous abattre ainsi qu'un chien féroce  
 Qui vient mordre la main qui l'a longtemps nourri.

ARCHÉ.

De grâce, laissez-moi vous sauver du péril  
 Dont un moment perdu redouble la menace!  
 Mon pouvoir sur la troupe est encore efficace,  
 Si vos gens, à l'instant, terminent le combat.  
 Rendez-vous!

LE SEIGNEUR.

Nous, nous rendre? Un héros succomba  
 Qui, jadis, nous apprit à ne jamais nous rendre!  
 C'est une autre leçon qu'un traître peut apprendre.  
 Nous tiendrons jusqu'au bout et jusques au dernier  
 Et nous mourrons contents n'ayant rien renié!

UN OFFICIER (*entrant*).

On tire encor sur nous; la fusillade augmente;

La troupe est décimée et la fureur fermente.  
Je ne jure de rien.

ARCHÉ.

Contenez-les encor. . .

*(L'officier sort).*

Blanche, si vous l'aimez, prêtez-moi du renfort,  
Fléchissez votre père et conservez sa vie.  
Qui sait? Je puis calmer leur rage inassouvie?

BLANCHE.

Lorsqu'a parlé mon père, il a parlé pour moi.  
Consommez le forfait: je mourrai sans effroi.  
Dans notre sang plongez votre main criminelle.  
J'avais cru qu'en votre âme une faible étincelle  
Pouvait encor rester de votre ancien honneur;  
Que votre grand courage et votre âpre valeur  
Trouveraient une arène un peu plus à leur taille  
Que nos pauvres foyers comme champ de bataille.  
Mais nous sommes peut-être un remords trop vivant  
À celui qui descend le chemin dépravant  
Où l'entraîne son crime et son ignominie.  
Il fallait, par surcroît, qu'il voit notre agonie,  
Pour être plus certain de notre effacement.  
Frappez, j'offre ma gorge à ce glaive fumant  
Du sang encore chaud de vos autres victimes.

Frappez, ce n'est qu'un crime à joindre à mille crimes,  
Et je vous le pardonne avant qu'il soit commis.

ARCHÉ.

Blanche, pour vous sauver, je me suis compromis,  
Aux yeux de mes soldats et de mon capitaine.  
Et c'est ma récompense? . . .

LE SEIGNEUR.

Une mort trop certaine  
Aurait déjà mis fin à votre atrocité,  
Si mon bras affaibli pour avoir tant lutté,  
Pouvait encor brandir ma lame vengeresse.  
Je ne puis que frapper en votre âme traîtresse:  
Ma fille vous pardonne et moi je vous maudis.

BLANCHE.

Ne le maudissez pas!

### ACTE III, SCÈNE 6.

LES MÊMES, MONTGOMERY, DES SOLDATS

MONTGOMERY (*entrant avec des soldats*)

Locheill, en ce taudis?

Si c'est pour le brûler, cela n'y paraît guère!

Signez-vous donc la paix quand nous faisons la guerre?

Pendant que nos soldats se font percer la peau,  
Vous trahissez l'armée et changez de drapeau?

ARCHÉ.

Capitaine, est-ce mal d'empêcher la ruine  
Du toit qui protégea ma jeunesse orpheline?  
Ce sont mes bienfaiteurs: je voudrais les sauver!  
Un coeur, si dur soit-il, ne peut que m'approuver.

MONTGOMERY.

C'est pour nous émouvoir, sans doute, qu'ils nous cri-  
Ils font parmi nos rangs des ravages terribles. [blent?  
Je connais trop, Locheill, la prédilection  
Que vous montrez toujours pour cette nation. . .  
Soldats, empoignez-moi, ce traître et son ménage!

ARCHÉ.

Quiconque fait un pas connaîtra mon courage!  
Avant de les toucher, on passera sur moi!

LE SEIGNEUR.

Votre zèle pour nous, vous servirait à quoi?  
Employez votre épée à défendre les vôtres:  
Vous vous compromettez vainement pour les nôtres.  
Un service ennemi nous serait un affront,  
Et vous avez assez de deux taches au front,  
Sans trahir l'Angleterre, après nous et l'Ecosse.

Nous verrons, de nous deux, lequel est le poltron. . .

(*A Blanche*).

Un soldat ne rit pas lorsqu'il veut qu'on lui cède,  
Ma belle, il faut courber cette échine trop raide  
Où je la briserai comme on brise un fêtu.

BLANCHE.

Grâce! Arché, sauvez-moi!

MONTGOMERY.

Mais il est abattu  
Votre héros si fier, ou peu s'en faut, ma belle?  
Le moment n'est pas loin où sa tête rebelle  
Sautera sous le coup de mon bon pistolet.

ARCHÉ

Puisqu'il me faut tomber sous le coup d'un valet  
Sache qu'en la mort même, une ombre vengeresse  
Pour punir tes forfaits et ta scélératesse  
Sans prendre de répit, te suivra pas à pas  
Et ne te quittera qu'à l'heure du trépas.  
Avant celle de Dieu, l'ombre sera la mienne.

MONTGOMERY.

Je me moque de Dieu, de son ombre et la tienne.

ARCHÉ.

Que Dieu n'entende pas ton blasphème insolent!

Son bras frappe à coup sûr, s'il paraît parfois lent.  
 Mais il vient de trop bas, en partant de ta bouche,  
 Pour que, lancé vers Dieu, ton outrage Le touche.

MONTGOMERY.

Quoi! Faut-il ton blason pour en être écouté?

ARCHÉ.

Un autre, tout au moins, plus digne de fierté  
 Que celui qu'ont marqué les geôliers d'Angleterre  
 Sur ton dos fleuroné, vil rameur de galère.

MONTGOMERY.

Eh bien! mon noble laird, tiens-toi prêt à mourir!  
 On verra si ton ombre aura, pour secourir  
 Celle qui met en toi toute sa confiance,  
 Avec moins de fureur, un peu plus de puissance,  
 Que ta gueule baveuse et tes membres perclus!  
 Meurs puisque tu le veux! Tes jours sont révolus!

BLANCHE.

Ah! prenez-moi plutôt, mais laissez-lui la vie!

MONTGOMERY.

Je saurai bien sans lui contenter votre envie!

BLANCHE (*apercevant Dumais qui saute  
 sur Montgomery*).

Dumais! . . .

Nous verrons, de nous deux, lequel est le poltron. . .

(*A Blanche*).

Un soldat ne rit pas lorsqu'il veut qu'on lui cède,  
Ma belle, il faut courber cette échine trop raide  
Où je la briserai comme on brise un fêtu.

BLANCHE.

Grâce! Arché, sauvez-moi!

MONTGOMERY.

Mais il est abattu  
Votre héros si fier, ou peu s'en faut, ma belle?  
Le moment n'est pas loin où sa tête rebelle  
Sautera sous le coup de mon bon pistolet.

ARCHÉ

Puisqu'il me faut tomber sous le coup d'un valet  
Sache qu'en la mort même, une ombre vengeresse  
Pour punir tes forfaits et ta scélératesse  
Sans prendre de répit, te suivra pas à pas  
Et ne te quittera qu'à l'heure du trépas.  
Avant celle de Dieu, l'ombre sera la mienne.

MONTGOMERY.

Je me moque de Dieu, de son ombre et la tienne.

ARCHÉ.

Que Dieu n'entende pas ton blasphème insolent!

Son bras frappe à coup sûr, s'il paraît parfois lent.  
 Mais il vient de trop bas, en partant de ta bouche,  
 Pour que, lancé vers Dieu, ton outrage Le touche.

MONTGOMERY.

Quoi! Faut-il ton blason pour en être écouté?

ARCHÉ.

Un autre, tout au moins, plus digne de fierté  
 Que celui qu'ont marqué les geôliers d'Angleterre  
 Sur ton dos fleuroné, vil rameur de galère.

MONTGOMERY.

Eh bien! mon noble laird, tiens-toi prêt à mourir!  
 On verra si ton ombre aura, pour secourir  
 Celle qui met en toi toute sa confiance,  
 Avec moins de fureur, un peu plus de puissance,  
 Que ta gueule baveuse et tes membres perclus!  
 Meurs puisque tu le veux! Tes jours sont révolus!

BLANCHE.

Ah! prenez-moi plutôt, mais laissez-lui la vie!

MONTGOMERY.

Je saurai bien sans lui contenter votre envie!

BLANCHE (*apercevant Dumais qui saute  
 sur Montgomery*).

Dumais! . . .

MONTGOMERY.

À moi, soldats! Tu m'étouffes, brigand!  
Je me meurs! Au secours! .

*(De son pistolet, il tire Dumais à bout-portant).*

DUMAIS.

Il m'a, le sacripant!

ARCHÉ *(à Dumais)*.

Coupe-moi ces liens!

DUMAIS.

Vite, prenez ma place!

Ah! bon Dieu, je m'en vas!

*(Il s'évanouit).*

MONTGOMERY.

Je me rends, Locheill, grâce!

ARCHÉ.

Prend ton glaive. J'attends. . .

MONTGOMERY.

Je vous pardonne tout! . . .

Je me traîne à vos pieds! . . .

ARCHÉ.

Debout! lâche, debout!

Ou, rampant, je t'écrase ainsi qu'une vipère!

MONTGOMERY.

Ah! ne me tuez pas!

(*A Blanche*). Madame, en vous j'espère! . . .  
Que font-ils donc! . . . A moi! . . .

ARCHÉ.

Tu n'as plus qu'à prier!  
Que Dieu, Montgomery, te prenne en sa pitié!  
(*Il le transperce*).

ACTE III, SCÈNE 7.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

UN OFFICIER (*entrant*).

On nous appelle?

ARCHÉ.

Oui.

L'OFFICIER.

Mort! Notre capitaine! . . .

ARCHÉ.

C'est Dieu qui l'a voulu: la mesure était pleine!

L'OFFICIER.

Entre nous, lieutenant, c'est un fier débarras:  
Il nous pesait plutôt lourdement sur les bras.

Sans votre maître exploit, je craignais des désordres.  
Nos meilleurs compliments. Nous sommes à vos ordres.

ARCHÉ.

Bien! Sauvez le manoir!

L'OFFICIER.

Trop tard, mon lieutenant:  
Je courais vous le dire: il flambe maintenant.  
Cet endroit n'est plus sûr. Hâtez-vous, le feu gagne!

BLANCHE.

Je défaille! (*Elle tombe dans les bras d'Arché.*)

ARCHÉ (*Au Seigneur et Madame d'Haberville.*)

Sortez! Et je vous accompagne.

(*Le Seigneur et Madame d'Haberville sortent.*)

Bien-aimée, ah! pourquoi, pourquoi l'as-tu voulu?

(*Montrant Dumais*).

Sergent, prend ce héros: je lui dois mon salut.

Et toi, viens dans mes bras, ma trop chère ennemie!

(*Il emporte Blanche dans ses bras.*)

L'OFFICIER.

Toi, Montgomery, brûle, avec ton infamie!

Ce n'est qu'un avant-goût: un autre feu t'attend

Qu'a préparé pour toi ton compère Satan!

(*Il sort avec Dumais.*)

## ACTE IV

### LA CABANE DE LA SORCIÈRE

A la cabane, au début de septembre 1760.

#### ACTE IV, SCÈNE 1.

LE SEIGNEUR, MADAME D'HABERVILLE.

LE SEIGNEUR.

C'est fatal! Si Québec, héroïque et fidèle,  
N'a pu tenir, hélas! avec sa citadelle,  
Comment donc Montréal ne tombera-t-il pas  
Avec ses faibles murs qu'on mesure d'un pas?  
Serait-ce en leur prêtant leur poitrine sanglante,  
Et même en les haussant à leur taille géante,  
Que ses grands défenseurs empêcheront ses murs  
De crouler sous les coups de leurs boulets trop sûrs?  
Que peuvent ces héros contre l'armée immense  
Qui l'encerclé de fer et respire vengeance  
Des humiliations que Lévis infligea  
A ces trop prompts vainqueurs qui triomphaient déjà  
Quand leur victoire allait se changer en défaite?  
Si la fatalité n'est déjà satisfaite,  
Combien de temps encor durera le soldat,

Sur le dernier rempart de notre Canada,  
Sur le dernier lambeau de notre territoire  
Que n'a pas arraché leur dernière victoire?

MADAME D'HABERVILLE.

Dieu protège le fils que nous avons là-bas,  
Comme Il l'a protégé dans tant d'autres combats!

LE SEIGNEUR.

Il mourrait noblement en mourant sur la brèche.

MADAME D'HABERVILLE.

D'être noble et vaillant, quoi! vivre l'en empêche?

LE SEIGNEUR.

C'est qu'il vaut mieux mourir que vivre sans pays.  
Enfin, si Dieu le veut, il reviendra ce fils.

MADAME D'HABERVILLE.

Ah! s'il avait encor, pour veiller sur sa vie,  
Notre Arché! . .

LE SEIGNEUR

Toujours lui! Tu sembles poursuivie  
Par le fantôme errant de ce traître brûlot!  
N'en parle plus, de grâce: il mérite son lot!

MADAME D'HABERVILLE.

Sa mort mériterait pourtant qu'on la célèbre

Par un autre discours que l'oraison funèbre  
Que tu viens de lui faire en trois mots de mépris.  
As-tu la soif de sang des Hurons qui l'ont pris  
Et qui déjà lui font endurer les tortures  
Qu'ils réservent toujours aux Anglais qu'ils capturent?

## LE SEIGNEUR.

Qui t'a dit qu'il mourrait aux mains de ces Hurons?  
Leurs grands-chefs, au bûcher, préfèrent les rançons.  
Avant de le brûler, ils nous verront, sans doute.

## MADAME D'HABERVILLE.

Même s'il n'est pas mort, — ce qu'encor je redoute—  
Il a droit au pardon que nous lui refusons.  
Pourquoi l'accuses-tu de brandir les tisons,  
Lorsqu'il encourut même une cour martiale  
En cherchant à sauver ta maison ancestrale.  
Tu ne te souviens plus du vil Montgomery  
Qui, de la main d'Arché, l'an dernier, a péri,  
Pour avoir insulté notre fille sans tache.  
Aux Plaines d'Abraham, c'est ton fils qu'il arrache  
À la mort trop certaine, au milieu du combat.  
Pour le défendre mieux, sur Jule il se courba,  
Au risque d'être atteint par une balle anglaise,  
Destinée au soldat de la garde française.

LE SEIGNEUR.

Assez! Je le sais trop! Nous lui paierons cela  
 Jusques au dernier sou! Nous paierons au-delà!  
 Pour payer, s'il le faut, nous mourrons à la peine!

MADAME D'HABERVILLE.

Arché repousserait une fortune vaine.

LE SEIGNEUR.

C'est trop vrai! Que veut-il?

MADAME D'HABERVILLE.

Un seul mot de pardon.

LE SEIGNEUR.

Je l'ai pourtant aimé, ce jeune Cameron!  
 Il tenait dans mon coeur une bien grande place.  
 Je ne savais plus trop s'il n'était de ma race.  
 Je les mêlais tous deux dans le même abandon,  
 Le fils du vert érable et le fils du chardon.  
 Je l'aime encor peut-être. . . Ah! je n'en peux plus! . . .  
 Laisse ! . . .

MADAME D'HABERVILLE.

Mais ma fille se meurt du long mal qui la blesse.  
 Elle croit voir Arché périr dans le brasier  
 Qu'a préparé pour lui le Huron sans pitié.

Ne vas pas augmenter sa douleur infinie  
En maudissant sans cesse une erreur trop punie.  
(*Entre Dumais*).

## ACTE IV, SCÈNE 2.

LES MÊMES, DUMAIS.

LE SEIGNEUR.

Dumais!

DUMAIS.

C'est moi, Monsieur. Je viens de Montréal.

LE SEIGNEUR.

Et puis?

DUMAIS

Tout est perdu!

LE SEIGNEUR.

Pourtant le général. .

DUMAIS.

Allez, ce n'est pas lui, mais il fallait qu'il marche:  
Monsieur le Gouverneur avait fait la démarche.  
Au fond, c'était fatal. N'y pensez qu'un moment:  
Vingt mille Bastonais, c'est un fier régiment  
Contre les quelques cents que nous étions à peine,

Autour du général, sur l'Ile Sainte-Hélène.  
Mais de capituler comme un honteux forçat,  
Non, Monsieur de Lévis ne le pouvait pas ça.

LE SEIGNEUR.

A des héros si grands, pas d'honneurs de la guerre?

DUMAIS.

C'est trop Français, Monsieur, pour ces buveurs de bière:  
Le Bastonais reçoit, il ne donne jamais.

LE SEIGNEUR.

Continue.

DUMAIS.

En un mot, tous nos soldats s'armaient  
Pour faire payer cher cette injure suprême,  
Lorsqu'on nous ordonna de nous rendre quand même.  
Il fallut obéir, les larmes dans les yeux.  
Mais avant d'accepter cet accord odieux,  
Lévis fit assembler les drapeaux et les armes,  
Et, dans un feu géant, les Anglais aux alarmes,  
Virent flamber soudain tout le butin promis.

MADAME D'HABERVILLE.

Et Jules?

DUMAIS.

Il est sauf. Il vous sera remis.

## LE SEIGNEUR.

Hélas! tout est fini! Notre terre est anglaise!  
Héroïques soldats à cocarde française,  
Quand vous serez au pied de ce trône déchu,  
Criez à ce vain roi le sort qui nous échet  
Par le honteux oubli de notre colonie!  
De votre main sanglante, à sa face honnie,  
Marquez le signe infâme: il est notre merci!  
La France, sans le roi, serait encore ici.

*(Il sort).*

## MADAME D'HABERVILLE.

Archibald de Locheill? Etes-vous sur sa trace?  
L'avez-vous retrouvé?

## DUMAIS.

J'ai fait très bonne chasse.

J'arrive justement au rendez-vous choisi  
Par le chef indien qui s'en était saisi.  
Je l'ai jadis connu quand je faisais la traite  
Et même, par bonheur, il me doit une dette.  
Il ne s'agit, au plus, que du prix à payer,  
Et je sais, avec lui, quel moyen employer.

## MADAME D'HABERVILLE.

N'épargnez rien, Dumais. Donnez ce qu'il demande:  
Nous vous rembourserons le double de l'amende.

DUMAIS.

Lorsqu'un Canadien tend la main au malheur,  
Sa main ne se tend pas ainsi contre valeur.  
Et ce n'est pas, Madame, après un tel service  
Que vous pourrez prétendre être ma débitrice.

MADAME D'HABERVILLE.

Merci, mon bon ami. Je vous quitte à l'instant:  
Monsieur reçoit un choc qui me fait craindre tant.  
(*Elle sort*).

DUMAIS (*appelant*).

Ou! Ou! Ou! Ou!

UNE VOIX.

Ou! Ou!

DUMAIS.

Ce sont eux. Ils approchent...  
(*Entrent les sauvages.*).

ACTE IV, SCÈNE 3.

DUMAIS, GRAND'LOUTRE, DES SAUVAGES.

DUMAIS.

Le Visage-Pâle aime à faire des reproches,  
Mais il ne peut jamais prendre en faute un grand-chef.

Le Français lui doit bien d'ôter son couvre-chef  
Pour le remercier d'avoir tenu parole.

GRAND'LOUTRE.

Quand Grand'Loutre promet, jamais il ne viole  
La parole donnée à son frère français.

DUMAIS.

Ce que dit le grand chef, de lui je le pensais.

GRAND'LOUTRE.

Grand'Loutre reconnaît le bon Visage-Pâle,  
Mais qu'il en vienne vite à l'offre principale,  
Car la hache de guerre ignore encor la paix:  
Elle aspire à scalper tous les cheveux épais  
Des Grands Couteaux du sud qui rôdent d'aventure  
Autour de mes wigwams pour faire ma capture.

DUMAIS.

Soit! Mais a-t-il pensé d'amener aujourd'hui,  
La jupe courte anglaise?

GRAND'LOUTRE.

Il l'amène avec lui.

Mon frère n'est donc plus sur le sentier de guerre  
De vouloir racheter la jupe qui, naguère,  
Brisait, comme un enfant briserait des roseaux,  
Avec son bras puissant, les crânes et les os

De ses frères français que leurs squaws lui demandent?  
 Comment peut-il fumer, sans qu'ils le réprimandent,  
 Avec ce Grand Couteau, le calumet de paix?

DUMAIS.

Le grand-chef a rêvé: des esprits le trompaient.  
 Le Français pour l'Anglais n'a que de la rancune.  
 Mais c'est le Grand Esprit, à la dernière lune,  
 Qui, pendant mon sommeil, m'a dit de racheter  
 La jupe courte anglaise.

GRAND'LOUTRE.

On dit la vérité ?

DUMAIS.

Mais oui. . . Pour la livrer au grand-chef d'Haberville  
 Qui pendra haut et court, comme une chose vile,  
 L'Anglais qui détruisit les wigwams des Français.

GRAND'LOUTRE.

Le feu punit bien mieux que vos petits lacets.

DUMAIS.

Le feu brûle le corps, mais ne brûle pas l'âme.  
 Un vrai Visage-Pâle endure mieux la flamme,  
 Car la corde est pour lui, la plus honteuse mort:  
 Elle ferait gémir le guerrier le plus fort. . .  
 Le grand-chef a-t-il soif? Ma boisson est la sienne. . .

## GRAND'LOUTRE.

L'eau de feu n'est pas bonne à la bouche indienne:  
Elle endort son esprit et rend son coeur méchant;  
Sa dignité trébuche avec l'homme en marchant.  
Grand'Loutre n'en boit pas. Que mon frère la donne,  
S'il veut, à Talamousse. A l'ivresse, il s'adonne. . .  
Mais que m'offre mon frère, en échange, à présent?

## DUMAIS.

Le prix d'Ononthio.

## GRAND'LOUTRE.

Ce serait un présent.

## DUMAIS.

Eh bien, soit! Deux fois plus.

## GRAND'LOUTRE.

On veut rire. En comptant  
Sur tous ses doigts, mon frère, encor deux fois autant  
Tout l'or qu'Ononthio donnait pour une prise,  
Le prix qu'il offrirait, Grand'Loutre le méprise.  
Au fort Stadaconé, les Couteaux donneraient  
Cent fois ce que les chefs d'Hochelaga paieraient.  
La jupe coûte cher aux guerriers de ma race.  
Tous ces vaillants lutteurs que son couteau rapace  
A couchés pour toujours auprès d'Agouhanna,

Il nous faut les venger des coups qu'il leur donna.  
Leurs âmes, au pays des belles grandes chasses,  
Erreront sans plaisir, si leurs frères n'effacent,  
Dans le sang du vainqueur, la honte des vaincus.

DUMAIS.

Où ton frère prendrait la montagne d'écus?  
Le grand-chef lui demande une somme trop forte.  
Et c'est son vieil ami qu'il traite de la sorte!

GRAND'LOUTRE.

Si le Visage-Pâle a dit son dernier mot,  
Il ne reste au grand-chef qu'à prendre son canot  
Pour rejoindre les siens que le Couteau menace.  
Avant que le soleil descende à la surface  
De la Grande Rivière, une deuxième fois,  
Rien ne rappellera l'ami de l'Iroquois,  
Que ses os blanchissants, sa belle chevelure  
Et mon fier tomahawk sanglant à ma ceinture.

DUMAIS.

Le grand-chef se refuse au désir d'un ami,  
Lorsqu'il accepterait l'argent de l'ennemi.  
C'est qu'il oublie, alors, ce qu'il doit à son frère.  
Si je l'avais traité de la même manière,  
Lorsqu'il allait périr, atteint par le scorbut,

Où serait le grand-chef et toute sa tribu?  
Ton frère, avec son or, l'a gavé de remèdes  
Que, dans Stadaconé, les Français seuls possèdent;  
Il mit la Robe-Noire auprès de ton chevet;  
Et la Cornette-Blanche entoura de duvet,  
Par ses soins assidus, ton corps brûlant de fièvre,  
Si bien qu'aux verts bourgeons, tu courais comme lièvre,  
Et que ton beau wigwam, après tant de douleurs,  
Fumait joyeusement, paré de ses couleurs.  
Le grand-chef me dira si je raconte un songe?

## GRAND'LOUTRE.

La bouche de mon frère ignore le mensonge,  
Mais son cœur est bouillant comme un Niagara.  
Dans un sentier mauvais, son esprit l'égara.  
Si mon frère et les siens étaient tombés malades,  
Grand'Loutre aurait cherché dans toutes ses peuplades,  
Parmi ses grands sorciers, les plus savants de tous,  
Pour éloigner de lui, les mauvais manitous;  
Sa squaw aurait trouvé les racines amères  
Pour chasser ses douleurs et guérir ses ulcères.  
Il l'aurait protégé de ses peaux de castor  
Contre le froid qui glace un malade qui dort.  
Même il aurait péché l'achigan de rivière,  
Chassé le caribou pour remplir sa chaudière,

Préparé le maïs pour sa sagamité.

Le grand-chef aurait dit: « Tiens, mange à satiété. »

Mais il n'aurait pas dit, après plus de dix lunes:

« Grand'Loutre t'a guérit de douleurs importunes;

Il brisa ses nigogs, vida tous ses carquois,

Usa ses mocassins à parcourir les bois.

Le Visage-Pâle est en dette avec son frère. . . »

Le Français va ravoïr la jupe d'Angleterre. . .

(*Appelant*).

Ou! Ou! Ou! Ou!

UNE VOIX.

Ou! Ou!

(*Des sauvages amènent Arché ligoté*).

GRAND'LOUTRE.

Prend, elle t'appartient.

Au Français, maintenant, Grand'Loutre ne doit rien.

(*Les sauvages sortent*).

ACTE IV, SCÈNE 4.

ARCHÉ, DUMAIS.

DUMAIS.

Si Monsieur de Locheïll veut reprendre ses armes:

Il est libre.

ARCHÉ.

Merci. Que vois-je là? Des larmes?

Quand c'est ton prisonnier qui devrait les verser? . .

Je ne sais plus pleurer, laisse-moi t'embrasser.

Dumais, pour te payer, ma fortune est la tienne.

DUMAIS.

Je lui devais cela: que Monsieur s'en souviene.

Il m'a sauvé la vie et m'a fort bien traité

Quand ses amis et lui vinrent nous visiter.

Ce service, Monsieur, en appelait un autre.

A tout prendre, le mien ne vaut guère le vôtre.

Mais c'est trop s'attarder: l'endroit est dangereux.

Car, dans les environs, les nôtres sont nombreux.

Les Anglais des vaisseaux viennent battre la rive:

Tâchez de les rejoindre avant qu'il vous arrive

Un autre contretemps peut-être plus fâcheux.

ARCHÉ.

Encore un mot, Dumais. Que sont devenus ceux. . . ?

Tu sais qui je veux dire. . . Ils n'ont plus de manoir?

DUMAIS.

Mais oui, là, devant vous. Il est facile à voir.

ARCHÉ.

La cabane de la sorcière? Est-ce possible? . . .

C'est tout, mon bon Dumais. Mon coeur reste sensible  
A ton geste d'ami. Je ne l'oublierai pas.  
Adieu, tu peux partir.

DUMAIS.

Au revoir, en tous cas.

(*Dumais sort*).

ACTE IV, SCÈNE 5.

ARCHÉ, DES SOLDATS ANGLAIS.

UN SOLDAT ANGLAIS.

Par ici, les amis! Voyez cette cabane!  
Elle sent l'hérétique, il faut qu'on la boucane.  
Une torche!

UN AUTRE.

Regarde. On voit par là des croix...  
Examinons un peu. C'est en français, je crois.  
Tombes romaines, sûr; l'une surtout me frappe.

UN AUTRE.

Ce pays est anglais: qu'on en chasse le Pape!  
Arrachez-moi tout ça! C'est l'Inquisition!

ARCHÉ.

Arrière, scélérats! Est-ce la mission

Dont vous êtes chargés que vous remplissez? Dites!  
Fuyez, si vous tenez aux charognes maudites  
Qui portent dans leurs flancs vos âmes de chacal  
Ou je dégonflerai l'esprit pontifical  
Dont vous faites parade en face de ces tombes. . .  
Les croix que l'on abat, sur notre tête tombent.

*(Il les chasse à coups de croix.)*

*(Examinant une croix.)*

« Marie Aronhonk. . . » Quoi! la sorcière?. . . Hélas!  
Les malédictions dont tu nous flagellas  
Se réalisent trop, pauvre folle indienne!  
Voici que ta cabane est aujourd'hui la sienne. . .  
Et nos amours maudits. . . Dis pour qui tu frappais?  
Satan ou Dieu?. . . Que ton âme repose en paix. . .  
Plus que la mienne. . .

*(Il replante la croix et prend la deuxième.)*

Et l'autre? Est-elle moins hostile?  
Même date funeste en deuils combien fertile! . . .  
« Le Major d'Haberville. . . » Un d'Haberville aussi  
A succombé, mon Dieu! sous nos coups sans merci! . . .  
Cher oncle, parle-moi. Tu mourus sans connaître  
La trahison d'Arché, l'apostat et le traître:  
Tu n'as donc pas pour moi de haine et de mépris. . .  
Et j'ai si grand besoin des doux mots que j'appris  
Dans les bras de ma mère et dans les vôtres mêmes. . .

Je trouble ton sommeil? Mais dis-moi que tu m'aimes  
 Et je te laisserai dormir dans ton tombeau,  
 S'il se peut, le coeur moins saignant, le front plus haut...  
 Tu ne me réponds pas? Tu dédaignes ma peine?  
 Les morts dans l'au-delà poursuivent-ils la haine  
 Que les vivants sur terre ont jurée au proscrit? . . .  
 (*Il replante la croix et prend la troisième.*)

Le curé! . . . Même date! . . . Il était donc écrit  
 Que ma main aiderait à creuser ces trois fosses? . . .  
 Toi, prêtre, prouve-moi que les doctrines fausses  
 Sont plus dures au coeur du pécheur terrassé,  
 Que l'Évangile saint que le Christ a laissé?  
 Le pardon des chrétiens est-il formule vaine?  
 Je l'ai cherché partout et j'ai trouvé la haine.  
 Toi dont la charité fut la grande vertu,  
 N'as-tu pas même un mot pour mon coeur abattu? . . .  
 Rien! . . . (*Il replante la croix.*)

#### ACTE IV, SCÈNE 6.

#### ARCHÉ, BLANCHE.

BLANCHE (*des fleurs dans les bras*).

Arché! C'est son ombre! Ah! mon Dieu, quelle angoisse!  
 Se pouvait-il encor que ma douleur s'accroisse?  
 Est-ce ton ombre, Arché, qui m'apparaît? Dis-moi?

## ARCHÉ.

Non, ce n'est qu'un vivant que tu vois devant toi. . .  
Si l'on peut vivre encore en souffrant mon martyr. . .  
Mais toi? Cette pâleur? Tu souffres sans le dire.  
Le courage de l'homme est lâche auprès du tien. . .  
Ces fleurs que ton beau bras avec peine retient  
Vont bien à ta pâleur: c'est une rose blanche  
Au milieu de ses soeurs. Pour qui sont-elles, Blanche?

## BLANCHE.

Pour ceux qui dorment là, vos victimes d'hier.  
Contemplez votre exploit: il doit vous rendre fier.  
C'est venir de bien loin pour leur faire une injure.

## ARCHÉ.

Ce n'est que pour prier, Blanche, je vous le jure,  
Que je viendrai jamais au pied de ces tombeaux.  
Et je n'y serais pas sans les affreux bourreaux  
Qui sont venus m'y vendre ainsi qu'un vil esclave.

## BLANCHE.

Je te comprends, mais pars, car ma douleur s'aggrave  
A nous revoir si près l'un de l'autre. . . et si loin.

## ARCHÉ.

J'ai pris pour t'oublier un inutile soin:  
A notre éloignement, le même sort s'oppose.

Au gouffre qu'entre nous l'Atlantique interpose  
Ajoute les déserts, l'Hymalaya géant,  
Le monde qui s'étend jusqu'au Grand Océan:  
Cela ne suffît pas à rendre solitaire  
Mon cœur perdu pourtant aux confins de la terre.  
Mais la distance au moins nous séparait encor,  
Sinon notre pensée. . . Et voit l'injuste sort.  
Il tire l'exilé du fond de l'Inde immense  
Pour le jeter d'un coup dans la Nouvelle-France.  
Quand j'ai voulu le fuir, il m'a brutalement  
Ramené dans la voie où marche mon tourment.  
Il m'a, pour me punir, chargé des infamies  
Que réservaient les Huns aux cités ennemies.  
Prisonnier du Huron, impitoyable aux miens,  
Je le voyais déjà jeter mon cœur aux chiens  
Après que le bûcher aurait fini son oeuvre.  
Quelle pitié toucha son âme de couleuvre,  
Ou mieux quelle rançon? Je ne sais pas encor.  
Tout ce que je connais, c'est de n'être pas mort,  
Comme je désirais pour terminer ma peine;  
C'est de me retrouver devant la même haine  
Qui me poursuit toujours comme un autre Caïn.

BLANCHE.

Tu veux mourir, dis-tu?

ARCHÉ.

Le sol américain

Ne sera pas plus lourd pour avoir ma poussière,  
Et mon âme pesante en sera plus légère.  
Ce trépas désiré, je l'ai longtemps cherché;  
Même au Dieu des combats je n'ai pu l'arracher.  
Ce que n'ont pas voulu les hasards de la guerre;  
Ce que me refusait les Indiens, naguère,  
Je saurai l'obtenir autrement par ma main.  
Je pars et pour jamais; j'aurai vécu demain.

BLANCHE.

Cruel, prend ton épée et perce ma poitrine.  
Donne-le moi ce coup que ta main te destine.  
Il ne sera pas dit que Blanche a survécu  
A la honte d'Arché qu'un remords a vaincu.

ARCHÉ.

Moi, transpercer ton cœur de ma lame acérée?  
Je préférerais vivre à te voir effleurée  
Par mon glaive coupable et déjà trop sanglant.

BLANCHE.

Eh bien! vis ou me frappe.

ARCHÉ.

On endort, en jonglant

Avec mon coeur blessé, le mal qui l'exaspère.  
Hélas! il me faut donc—et toujours pour te plaire—  
Porter ma lourde croix jusques au Golgotha. . .

LIZETTE (*Apparaissant derrière un buisson*).

Ah! je comprends pourquoi, la belle dépista  
Sa fidèle Lizette: on voit bien le mobile. .  
Là, courons avertir nos maîtres d'Haberville!

(*Elle sort*).

BLANCHE.

. . .C'est cela! J'en suis sûre. Il est venu quelqu'un!  
N'as-tu pas entendu? Ce bruit?

ARCHÉ.

Mais non, aucun?

BLANCHE.

On nous a découverts! Ce bruit de feuilles mortes  
Et ces pas assourdis?

ARCHÉ.

Rien! Des feuilles qu'emportent  
Les tourbillons de vent par les sentiers du bois;  
Une branche trop vieille et qui tombe parfois.

BLANCHE.

Je ne me trompe pas. Fuis, mon Arché, te dis-je!  
Hâte-toi! Hâte-toi! Vers nous on se dirige.  
C'est mon père! Trop tard! . . .

## ACTE IV, SCÈNE 7.

LES MÊMES, LE SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Archibald de Locheill!

Quoi! vous reparaissez, dans le même appareil  
Que le brûlot d'hier, dévastant nos campagnes?  
De quel nouveau fléau vos armes s'accompagnent?  
Ma main toute tremblante est seule maintenant  
Pour protéger les miens contre vos coups, manant.  
Mais elle peut encor vous prouver que ma race  
Ne craint pas d'affronter le vainqueur face à face.

ARCHÉ.

Mes armes ne sont plus qu'un pesant ornement.

LE SEIGNEUR.

Leur tâche est consommée avec l'écrasement  
De ma pauvre patrie à vos pieds pantelante.  
Je comprends. Vous venez, d'une bouche insolente,  
Insulter aux vaincus dont vous forgez les fers.  
Non content d'être traître, il vous fallait pervers.  
Prend ton épée, infâme !. . .

BLANCHE.

Abaissez cette épée,  
Mon père, elle est déjà de leur sang trop trempée!

## LE SEIGNEUR.

Entre nous deux choisis; l'un de nous doit mourir:  
Si c'est lui, qu'en félon il s'en aille pourrir;  
Si c'est moi-même, eh bien! s'il l'ose, qu'il approche  
Pour voir comment on meurt sans peur et sans reproche.

## ARCHÉ.

Tuez-moi! De vos mains, je ne mourrai jamais  
Avec plus de justice, avec moins de regrets.

## BLANCHE.

Ah! ne l'écoutez pas: il divague, mon père.  
Tempérez de clémence une justice austère.

## LE SEIGNEUR.

Clémence n'est qu'un mot auprès de l'équité,  
Un mot qui, trop souvent, sauve l'iniquité.  
Il faut qu'un meurtrier pour son crime périsse  
Et la justice a droit que ma main le punisse.

## BLANCHE.

Où prenez-vous ce droit d'être un justicier?  
Pouvez-vous donc ainsi vous-même châtier?  
Lorsqu'on veut la justice, on en donne l'exemple.  
Avant qu'il soit commis que votre âme contemple  
Le lâche assassinat qu'elle ose perpétrer.  
S'il a commis un crime, en croyant l'arbitrer,  
Père, n'allez-vous pas vous-même le commettre?

LE SEIGNEUR.

Mais la loi de la guerre est là pour le permettre,  
Et je suis un soldat qui rencontre un soldat.

BLANCHE.

Le soldat se rencontre au milieu du combat.  
Cherche-t-il des tombeaux comme champ de bataille?

LE SEIGNEUR.

Il l'a choisi ce champ de lui-même, à sa taille,  
Lorsqu'il venait ici, les brandons à la main,  
En répandant le sang le long de son chemin.  
Vois, dans cet habit rouge, au sein de mon domaine,  
C'est le même guerrier en armes qui s'amène.

BLANCHE.

Mais s'il demande grâce, est-ce pas différent?  
Un vainqueur noble épargne un vaincu qui se rend.

LE SEIGNEUR.

Ce prêtre et cette femme avaient-ils à se rendre,  
Pour qu'un noble vainqueur daigne sur eux suspendre  
Au moins le coup de grâce? Ils l'ont reçu pourtant.

BLANCHE.

D'ailleurs pourquoi parler ainsi qu'un combattant,  
Lorsque la paix, hélas! a remplacé la guerre?  
Comme vous, je le sais et je pleure, mon père.

## LE SEIGNEUR.

Je me laissais gagner par ton discours trompeur :  
Tu viens me rappeler que c'est lui le vainqueur ;  
Lui, notre conquérant, lui, le félon, le traître !  
On ne me verra pas servir un nouveau maître.  
Je mourrai, s'il le faut, toujours franc et sans dol.  
Mais avant de rejoindre au sein de notre sol  
Tous ceux qu'il a trahis, qu'il coucha dans la tombe,  
Je veux sur leur bourreau, venger leur hécatombe.

## BLANCHE.

Père, ce qu'il a fait, il l'a fait par devoir.  
Contre le vrai coupable est-ce là se pourvoir ?

## LE SEIGNEUR.

Oui, laisse-moi, ma fille, en perçant son sicaire,  
Transpercer en son coeur le coeur de l'Angleterre.

## BLANCHE.

Avant de le frapper, votre coup m'atteindra ;  
Votre glaive souillé de mon sang se teindra.

## LE SEIGNEUR.

Il est notre ruine et tu viens le défendre ?  
A quelle lâcheté, l'amour peut-il descendre ?

BLANCHE.

Je ne le défends pas, c'est vous que je défend,  
Votre loi de l'honneur que le courroux surprend.

LE SEIGNEUR.

Reste avec ton félon. (*Il sort*).

BLANCHE.

Non, je vous suis, mon père.

Arché, si vous aviez écouté ma prière,  
Nous nous serions à tous évité tout ce mal.  
Quittez, ne tardez plus, le sol domanial.  
Je crains qu'en y restant quelque danger vous guette.  
Quoi! je crois même ouïr, comme un bruit de gachette.  
Mais je dois me tromper. Je vais à mon devoir:  
Allez au vôtre. Adieu!... Sois prudent!... Au revoir!...  
(*Elle sort*).

ARCHÉ (*seul*).

Ma bien-aimée, adieu! . . . Tu seras plus heureuse  
Sans moi. Je veux finir ici ma vie affreuse.

#### ACTE IV, SCÈNE 8.

ARCHÉ.

O ce soleil couchant.  
Au sein des Laurentides,

Quelle ardeur a, ce soir, son disque incandescent !  
On dirait, sur les flots, qu'en laves il descend.

Qu'il est rouge et sanglant !  
Ces lueurs homicides  
Est-ce du feu, du sang ?

C'est du feu : cette flamme embrase la contrée  
Comme l'autre, jadis, par ma main préparée !  
Mais c'est aussi du sang qui coule sur les eaux,  
Cette lave sanglante en la mer empourprée.  
Ah ! c'est leur sang qui coule en immenses ruisseaux.  
Et leur mort c'est moi, moi, qui l'ai donc perpétrée? . . .

Dans le souffle puissant  
Des vents qui se débrident

Quelle est donc cette plainte ? Un soupir incessant !  
C'est le choral des pins. Mais non : en me baissant  
Il devient plus perçant. . .

Quoi ! dans leurs crânes vides,  
C'est leur voix que j'entend !

La voix de la patrie ! Elle est exaspérée  
Contre moi, le félon, qui l'ai déshonorée. . .  
Et ces gémissements des deux autres tombeaux? . . .  
La voix du Ciel aussi contre moi conjurée! . . .  
Et toi, viens de l'enfer te joindre à mes bourreaux,  
Sorcière, pour maudire une âme torturée! . . .

Les pins en balançant  
Leurs longs rameaux rigides  
Ressemblent, dans la nuit, à des monstres dansant  
Une danse macabre et que conduit Satan.  
Et le vent mugissant,  
À ces spectres livides,  
Sert l'accompagnement.

Horreur! leurs bras, leurs doigts à la griffe acérée  
S'allongent pour fouiller en ma chair déchirée!  
Ce qui vole, là-haut, ce sont les noirs corbeaux  
Qui, tantôt, s'abattront pour faire la curée  
Comme, après le combat, sur les corps des héros  
Que terrassa, hélas ! mon épée abhorrée ! . . .

*(Des coups de feu éclatent. Il s'affaisse  
sur les tombes.)*

#### ACTE IV, SCÈNE 9

ARCHÉ, DES MILICIENS, DES SAUVAGES,  
JOSÉ.

UN MILICIEN

C'est un brûlot de moins

UN SAUVAGE.

Un beau scalpe de plus.

JOSÉ.

Mais c'est Monsieur Arché! . .

LE SAUVAGE (*Tenant la tête d'Arché*)

Ce qu'ils sont chevelus! . .

JOSÉ (*Au sauvage*) .

Arrière, Canaoua! Baisse ce casse-tête!

Touche encore à l'Anglais et je te fends la tête! . .

Bon Dieu, qu'avons-nous fait? N'avoir pas reconnu  
Monsieur Arché! Sans ça j'aurais tout prévenu!

UN MILICIEN

Des lamentations pour un brûlot du diable!

UN AUTRE.

On a tout entendu du fleuve, c'est probable  
Si des renforts venaient!

UN AUTRE,

Le temps presse. Partons.  
Il reste de l'ouvrage à terminer, mes bons.

(*Ils sortent, sauf José*)

## ACTE IV, SCÈNE 10.

JOSÉ, ARCHÉ, LE SEIGNEUR, MADAME D'HABERVILLE, LIZETTE, BLANCHE.

JOSÉ

Au secours! Au secours!

LE SEIGNEUR.

Qui va là?

JOSÉ

C'est votre homme!

Monsieur Arché trépassé!

LE SEIGNEUR

Est-il mort?

JOSÉ.

C'est tout comme.

BLANCHE.

Il s'est tué pour moi! . . . Parle-moi, mon Arché! . . .

Va, dis-moi que tu vis! . . .

MADAME D'HABERVILLE.

Vois le sang s'épancher!

C'est qu'il vit!

BLANCHE.

Sauvez-le! C'est moi sa meurtrière:  
J'avais trop rebuté sa grande âme trop fière.

LE SEIGNEUR.

Son coeur bat. Il respire.

BLANCHE

Arché!

ARCHÉ.

Blanche!

BLANCHE.

C'est moi!

ARCHÉ.

Je vais mourir, adieu.

BLANCHE.

Non, je suis près de toi!  
Tu vas vivre, entends-tu?

ARCHÉ.

Vivre, mais pourquoi vivre?

BLANCHE.

Mais parce que je t'aime.

ARCHÉ.

Ah! que ce mot m'enivre!

Me vient-il de la terre ou me vient-il du ciel!

LE SEIGNEUR.

Le coeur me semble intact. C'est providentiel!

Un bon lit convient mieux que ce sol de savane:

Transportons le blessé dans notre humble cabane

*(Ils sortent).*

ACTE V.

LE SERMENT D'ALLÉGEANCE

Dans la Salle du Conseil, à Québec, en novembre 760.

ACTE V, SCÈNE 1.

MURRAY, CARLETON, HALDIMAND, MAC-  
KAY, ARCHÉ, CRAMAHÉ, DES OFFICIERS  
ANGLAIS.

*(Des régiments anglais passent sous les fenêtres au son  
du God save the King. Des soldats français y ré-  
pondent par la chanson suivante:)*

*Chouaguen vaut Beauséjour,  
Chacun triomphe à son tour:  
Voilà la ressemblance.  
Mais vis-à-vis de Carillon,  
Qu'avez-vous à mettre de bon?  
Voilà la différence.*

MURRAY.

On ne reconnaît plus les vainqueurs des vaincus  
A voir tous ces Français d'uniformes vêtus  
Et portant, comme nous, fièrement l'épée.  
Par leurs folles chansons l'oreille est écharpée

Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin.  
Vont-ils manifester leur esprit cabotin  
Jusque sous ma fenêtre encore longtemps, dites?  
Pour nous débarrasser de leurs chansons maudites  
Attendrons-nous encore une autre éternité  
Comme celle qu'il nous fallût pour les dompter?  
Quand partent les transports pour notre délivrance?

UN OFFICIER DE MARINE.

Ils sont prêts à partir, sauf l'Auguste, Excellence:  
Il reste, en ce vieux brick, des places en tassant  
Mais je tiens, toutefois, à vous dire en passant,  
Que l'Auguste est peu sûr

MURRAY.

Cela c'est secondaire;  
L'important c'est qu'ils franchissent l'embarcadère.  
La mer se chargera du reste. . . Cramahé,  
Terminez ce rapport qui n'en finis pas.

CRAMAHÉ.

Hé!

J'en suis au dernier nom: « Militaire et civile,  
S'objectant au serment: Famille d'Haberville. »

CARLETON.

Je propose toujours que nous gardions ces gens.

Ils sont pleins de vertus s'ils sont intransigeants.  
 Tolérons-les un peu: le temps, la patience  
 Ferons pour les gagner plus que la violence.  
 Ils sont trop précieux pour les laisser partir.

## HALDIMAND.

Nous aurions lieu, je crois, de nous en repentir,  
 Car ces Canadiens de la plus haute classe  
 N'accepteront jamais le drapeau qui remplace  
 Le drapeau fleur-de-lis sur les murs de Québec.  
 Vouloir les convertir c'est courir à l'échec.  
 Il faut débarrasser de ces indésirables  
 —Croix de Saint-Louis, clergé, tous indisciplinables—,  
 Ce pays déjà prêt à devenir anglais.  
 Autrement soyez sûrs qu'il restera français.  
 Car, par leur entremise, une perfide France,  
 Avec tous ses colons reste en intelligence.  
 Agents de propagande, espions de Paris,  
 Ils n'auront qu'un seul but: nous chasser du pays.

## MACKAY

Hier même, Excellence, un Jules d'Haberville  
 M'osa jeter son gant au coeur de cette ville,  
 Et si le colonel Archibald Cameron  
 N'avait pas protégé cet assassin. . .

ARCHÉ (*entrant*).

Poltron,

Aujourd'hui tu serais à quatre pieds sous terre  
Si tu n'avais pas eu mon aide salutaire.  
Et l'on est mal venu de parler d'assassin  
Lorsque l'on est soi-même un honteux spadassin.  
Rappelle-toi, MacKay, la mort de Jumonville.

MACKAY

Et toi, Montgomery.

ARCHÉ.

Seule ton âme vile

Pouvait assimiler à son juste trépas,  
Le lâche assassinat dans lequel tu trempas.  
Washington et MacKay, voilà deux signatures  
Qui se perpétueront aux histoires futures  
Avec le nom sali du fort Nécessité.  
Je ne sais quoi m'arrête. . .

MURRAY.

Un peu de dignité!

Vous règlerez ailleurs votre noise indiscreète.

(*A Arché*).

Colonel, vous savez le sujet que l'on traite:  
Ayant voix comme nous au chapitre, parlez.

ARCHÉ.

Les d'Haberville. . .

MURRAY.

Eh bien! . . .

ARCHÉ.

Ils seront exilés.

Leur sort est résolu: l'arrogance sudiste  
S'allie, en ce conseil, au décret calviniste  
Contre mon humble voix, contre l'humanité.

HALDIMAND.

C'est que pas de serment. .

ARCHÉ.

Pas de Suisse irrité

De voir tous ces vaincus qu'il voulait domestiques,  
Au prix d'un seul serment, citoyens britanniques,  
Lorsqu'il l'a mendié, sans pouvoir l'obtenir  
Ce titre convoité qu'un roi vient leur offrir.  
Comment donc exiger d'un soudard qu'on méprise  
Qu'après ce grand affront, sa haine s'humanise?  
Voit-on Gessler en Tell se muer, en effet?

HALDIMAND.

S'adresse-t-on à moi?

ARCHÉ.

Si le bonnet vous fait. .

PLUSIEURS

A l'ordre! . . . Je proteste! . . . Il a raison! . .

MURRAY.

Silence!

En guerre on se dirait plutôt qu'en conférence  
Si vous ne pouvez pas discuter dans la paix,  
Rompez cette assemblée et quittez le palais.  
Je lève la séance. . . (*Les officiers sortent*).

Attendez, de Locheille,

Car j'aurais à vous dire un mot bref à l'oreille. . .  
Cramahé, vous mettrez votre rapport au point,  
Je vous appellerai, si j'en ai le besoin. . .  
Au fait, je l'oubliais. Envoyez par la ville  
Un messenger quérir ces fameux d'Haberville. . .  
Spécifiez: de la part du général Murray.  
Je tiens à les voir tous.

CRAMAHÉ.

Je les introduirai ?

MURRAY.

Oui. Prenez ma calèche. Et que l'on fasse vite.

CRAMAHÉ.

Excellence, j'y cours. Permettez, je vous quitte.  
(*Il sort*).

ACTE V. SCÈNE 2.

MURRAY, ARCHÉ.

MURRAY.

Ah! Ah! mon colonel, ce qu'on a fait polker,  
Quelques trop courts instants, le Suisse et le Yankee.  
Ça venait à son heure et je t'en remercie.  
Le Suisse avec sa lime et l'autre avec sa scie,  
Depuis longtemps déjà, me tombaient sur les nerfs.

ARCHÉ.

Mon général, craignez ce Haldimand pervers  
Et ces Virginiens, fomenteurs de désordres,  
Lorsqu'ils vous crient: La loi! qu'il faut suivre les ordres.  
C'est la haine qui parle en leurs discours trompeurs.  
Aujourd'hui conseillers, demain accusateurs,  
Les fautes qu'à l'envie ils vous feront commettre  
Serviront leurs desseins, loin de les compromettre,  
Et sur votre ruine étaieront leur pouvoir.

MURRAY.

Je le sais, cher Arché, tout le laisse prévoir.

Tant qu'ils avaient un frein à ronger, les Sudistes  
Étaient bien moins à craindre: ils étaient monarchistes.  
Il faut s'attendre à tout depuis qu'ils ne l'ont plus.  
Après que les Français en seront tous exclus,  
Ils voudront nous chasser de ce sol d'Amérique.  
Dieu leur donne pour roi, le grogneur helvétique! . . .  
Mais un autre sujet nous appelle à présent.  
J'attends les d'Haberville. Et le cas est pressant. . .  
Je sursaute toujours quand tu viens les défendre;  
Je dois me rappeler, pour ne pas me méprendre,  
Les valeureux exploits du placide Ecossais,  
Car je crois voir en toi quelque bouillant Français.

ARCHÉ.

Mon général, c'est plus, car c'est un fils ou presque  
Qui défend ses parents contre la soldatesque.

MURRAY.

D'ailleurs cette famille a droit à nos respects  
Plus que ces tyranneaux aux scrupules suspects.

ARCHÉ.

Mon général, pourquoi cette condescendance  
N'oserait pas aller jusques à la dispense  
Du serment?

MURRAY.

Impossible. On me disgracierait ;  
 Contre moi cette tourbe aussitôt s'unirait.  
 Sauf Carleton, Arché, pour moi qui compterais-je?

ARCHÉ.

Dans ce cas, général, il serait sacrilège  
 Pour Arché de Locheill de garder ses galons.

MURRAY.

Abandonner ton grade et notre armée? Allons

ARCHÉ.

L'ingrat qui n'a pas su conquérir cette grâce  
 Plus sûrement que vous mérite la disgrâce.  
 Elle éclatera moins dans mon effacement  
 Que sur l'or et l'acier d'un honteux ornement.

MURRAY.

Je suis prêt, pour te plaire, à tenter l'impossible,  
 Mais qu'ils domptent d'abord leur humeur inflexible:  
 Tes amis devraient mettre un peu d'eau dans leur vin.

ARCHÉ.

S'il s'agit du serment, votre effort serait vain.  
 Vous n'obtiendrez jamais qu'ils trahissent la France.  
 Prêteriez-vous ainsi, ce serment d'allégeance

S'il vous était requis par la cour des Bourbons?  
Quoi! vous vous révoltez? Pourtant nous nous courbons,  
Déjà, nous Ecossais, sous le joug des Hanovre.  
Pour un serment de plus en seriez-vous plus pauvre?  
Eux, leur gloire est intacte: ils n'ont rien renié  
Et leur dûre leçon — (irons-nous le nier) —  
Nous frappe trop au cœur, pour qu'on leur fasse un crime  
D'une fidélité que, dans le plus intime,  
Nous regrettons toujours de n'avoir su garder

MURRAY.

Oui, oui! . . . Vraiment j'avoue... On se fait brocarder...  
Tu m'as bouleversé! Je suis comme un homme ivre. . .  
Misérable serment! . . . Mais, que diable, il faut vivre!...  
On le sent déjà trop sans se le répéter. . .  
A mes deux tyranneaux viendras-tu t'ajouter? . . .  
Pardon, c'est mon sang chaud... J'y réfléchis, par Bruce,  
J'ai le plan de bataille. . . A moins qu'on le repousse.

ARCHÉ.

Lequel ?

MURRAY.

Un moyen terme entre deux opposés. . .

ARCHÉ.

Hâtez-vous. Dites-moi ce que vous proposez? . . .

MURRAY.

Mais l'accepteras-tu?

ARCHÉ.

Je l'accepte d'avance,  
S'il peut les dispenser du serment d'allégeance  
Et, même à mes dépens, les sauver de l'exil.

MURRAY.

C'est que, vois-tu, mon plan est encor plus subtil:  
D'abord, point de serment; et point d'exil de même;  
Puis il résout ensuite un tout petit problème:  
Celui de rapprocher les ennemis d'hier.  
Mais il fait plus encore. . . Ah! je te prends sans verd!...

ARCHÉ.

Vous me martyrisez! Abrégez mon supplice!

MURRAY.

Promet de m'écouter.

ARCHÉ.

Soit, à votre caprice!

MURRAY.

Tu m'as promis. Eh bien! . . . Il comble ton désir. . .  
Tu me comprends assez. Tu n'as plus à choisir,

A moins qu'une autre issue? . . . Est-il une meilleure? . . .  
J'attends les d'Haberville au palais, tout à l'heure.

ARCHÉ.

Général, je sais trop la tendre affection  
Qui vous suggère ainsi la proposition  
Que vous venez me faire à ce moment suprême.  
Elle m'aurait blessé comme une injure extrême  
Dans la bouche d'un autre. Un marchandage tel! . . .  
Mais, enfin, mon refus leur porte un coup mortel,  
Général, et le leur n'est fatal qu'à moi-même.  
Je vous livre mon coeur: résolvez le problème.  
Je pose toutefois une condition:  
Sauvegarder l'honneur de cette nation  
En Blanche d'Haberville.

MURRAY.

Elle est déjà souscrite.

ARCHÉ.

Alors que Dieu vous aide et prenne la conduite  
D'une entreprise encor plus facile à tenter  
Qu'à mener, général, au terme convoité.  
Je garde trop d'amour à ma Canadienne  
Pour croire que jamais elle ne sera mienne  
J'accepte son décret: mon sort est dans sa main.

MURRAY.

Espère. Je connais assez le coeur humain  
Pour savoir attendrir ta redoutable amie.

(*Il sort*).

ARCHÉ.

Complice! Il fallait donc encore une infamie!  
Un guet-apens perfide afin de la ravir!  
Je retombe en l'abîme en croyant le gravir!

UN GARDE (*Annonçant*).

Commandant d'Haberville.

ARCHÉ.

Introduisez-le. . .

ACTE V, SCÈNE 3.

ARCHÉ, JULES.

ARCHÉ.

Jule,

Restez-vous?

JULES.

Mais tu sais ce que la loi stipule?  
J'ignore, cher Arché, ce que feront les miens,  
Quant à moi, c'est réglé: les bords canadiens  
Ne me reverront pas avant notre revanche.

ARCHÉ.

Mais ton père et ta mère et ta jeune soeur Blanche?  
Leur as-tu suggéré de rester au pays?  
Toi seul peux encore à leurs coeurs indécis  
Faire entendre la voix de la saine justice.  
Voudrais-tu les laisser courir au précipice?

JULES.

Arché, n'abuses pas de ma grande amitié  
En obligeant ton frère à faire ce métier.  
Qu'un fils et qu'un vaincu, pour plaire au nouveau maître,  
Suggère à sa famille, et pour toujours peut-être. [tre,  
La séparation? L'exiges-tu, vraiment?

UN GARDE (*Annonçant*).

Famille d'Haberville.

ARCHÉ.

Faites entrer. . . Comment,  
Comment, Jule, en effet, ai-je pu me permettre  
Un outrage pareil? Pourrais-tu me promettre,  
Au moins, de les laisser décider de leur sort? . . .  
Mais les voici. . .

*(Il sort)*.

## ACTE V, SCÈNE 4.

JULES, LE SEIGNEUR, MADAME D'HABERVILLE, BLANCHE.

LE SEIGNEUR.

Mon fils, que veulent-ils encor  
De nous? Tant de malheur excite encor la haine?  
Qu'on nous laisse partir: c'est déjà trop de peine

JULES.

Arché veut à tout prix vous garder au pays.

LE SEIGNEUR.

Qu'allons-nous faire alors?

JULES.

Vous avez mon avis.

Je ne puis faire ici l' « épétier » de théâtre  
Même si, par hasard, la nouvelle marâtre  
Me rendait mon épée avec ma liberté.  
Quoi! la laisser rouiller dans l'inactivité?

LE SEIGNEUR

Mais nous, y penses-tu, des vieux comme nous sommes?  
Nous n'avons plus l'ardeur des jeunes gentilshommes;

Nous penchons vers la terre où nous voulions dormir ;  
Pourrions-nous la quitter, comme vous, sans gémir ?  
Votre âge vous permet d'espérer que la France  
Avec vous reviendra pour notre délivrance,  
Mais, nous, nous serons morts avant ces jours bénis.  
Nous faudra-t-il mourir ainsi que des bannis  
Loin du pays natal où sont tous nos ancêtres ?  
Ce sol de mon pays dont les Anglais sont maîtres,  
Sans doute, est profané par leur talon sanglant,  
Mais en creusant plus loin, au fond du trou béant,  
Nous rejoindrons encore une terre française  
Où nous reposerons pour toujours à notre aise.

JULES.

Que Dieu me garde alors de vous en arracher ;  
Je vous laisse, mon père, entre les mains d'Arché.

LE SEIGNEUR.

Comment, toi, me quitter pour la lointaine France,  
Mon fils, seul héritier de ma vieille vaillance,  
La consolation de mon vieux cœur brisé ?  
Je t'accompagne aussi, drapeau fleur-de-lisé !

BLANCHE.

Père, ne quittons pas notre chère patrie !

JULES.

Arché te retient-il?

BLANCHE.

À mon âme meurtrie  
Frère, pourquoi lancer ce trait empoisonné?  
Depuis longtemps déjà j'aurais abandonné  
Mon trop cher Canada, franchi la terre et l'onde,  
Si Monsieur de Locheill était le seul au monde  
À m'attacher ici.

JULES.

Qui te retient alors?

BLANCHE.

L'amour de mon pays, tous les illustres morts  
Dont la cendre a formé le sol de la patrie,  
Ce père infortuné, cette mère chérie  
Qui n'ont plus d'autre rêve après tant de douleurs  
Que de dormir en paix sous les pommiers en fleurs  
Où reposent déjà les autres d'Haberville.

UN GARDE (*Annonçant*)

Son Excellence

## ACTE V, SCÈNE 5

LES MÊMES, MURRAY.

MURRAY.

Un devoir pressant, difficile

Excuse la façon dont je vous ai mandés. . .

Vous devez à Locheill tous les bons procédés

Que je me flatte encor d'avoir envers les vôtres.

Désirez-vous toujours partir avec les autres?

Tous les transports sont prêts et font voile à l'instant.

JULES.

Mes adieux, général. Je pars et fort content

De ne plus être enfin sous la férule anglaise.

MURRAY.

Vous avez mes souhaits

JULES

Merci, j'en suis fort aise.

J'espère vous revoir un jour bien autrement,

Pour vous faire les miens tout aussi poliment,

Si le sort de la guerre est un peu favorable

A la France. . .

MURRAY.

Oui, sans doute. . . Et le roi secourable  
A vos arpents de neige. . .

JULES.

Un autre roi viendra. .

MURRAY.

A moins que le déluge. . .

JULES.

Eh bien! il vous noiera.

Adieu! (*Il sort*).

LE SEIGNEUR.

Mon général, c'est sa jeunesse ardente  
Que la défaite aigrît. . .

MURRAY.

Quelle âme frémissante! . . .

Mais s'il refuse, lui; vous, que décidez-vous?

BLANCHE.

Nous restons, général, si vous voulez de nous

MURRAY.

Ma belle, c'est beaucoup que vous venez de dire,

Mais ce désir, enfin, seul ne peut pas suffire.  
Et vous vous refusez à prêter le serment. . .

BLANCHE.

Cela ? Plutôt partir !

MURRAY (*Au Seigneur*)

Et votre sentiment ?

LE SEIGNEUR.

Ma fille vous l'a dit.

MURRAY.

Si partir est facile  
C'est ce qui vient après qui reste difficile.  
Songez-vous à l'exil que vous vous préparez ?

BLANCHE.

Si notre honneur est sauf, nous partons rassurés.

MURRAY.

Ma belle, en disant *nous*, vous parlez pour vous seule !  
Fille on ne pense pas comme l'on pense aïeule ;  
Lorsqu'on est jeune encor la liberté suffit,  
Mais, là, ces deux vieillards ? N'est-ce pas un défi  
A la mort, d'affronter avec eux ce voyage !  
Comment se transplanter sans mourir à leur âge ?

BLANCHE.

Je le crains trop, hélas! Qu'y puis-je, général,  
S'ils ne consentent pas à ce serment fatal?

MURRAY.

Si vous pouviez vous-même accomplir ce miracle,  
Ma belle, oseriez-vous encore y mettre obstacle?

BLANCHE.

Moi? Mais pour les sauver je serais prête à tout.

MURRAY.

Oh! vous avez dit *tout*. Ce mot-là vous absout.  
Je vous offre la main d'Archibald de Locheille.  
. . . Mais pourquoi pleurez-vous?

BLANCHE.

Me faire offre pareille  
Et me le demander, vous, à brûle-pourpoint?  
Je n'aurais pas de cœur, si je ne pleurais point.  
Serai-je la rançon qu'exige le barbare?

LE SEIGNEUR.

Blanche, ne pleure plus, car ta douleur t'égare.  
Loin de nous le désir de l'augmenter encor  
En laissant sacrifier à notre triste sort

Cette noble fierté dont ta grande âme est pleine.  
Nous irons où la main de notre Dieu nous mène

BLANCHE.

Mon père, la fierté que vous voyez en moi,  
C'est, avant tout, à vous, à vous que je la dois.  
Si vous ne m'aviez pas formée à votre image  
Je pourrais aujourd'hui vous sauver du naufrage.  
Disposez de ma vie: elle est encore à vous.  
Mais cela? Non, jamais! Ma mère à mes genoux  
Ne me ferait pas même accepter l'alliance  
Que l'on veut m'imposer pour votre délivrance.

MADAME D'HABERVILLE.

Ma fille, notre vie est rendue à sa fin,  
Mais, toi, ne dois-tu point tout prévoir pour demain?  
Pourquoi chercher encore à te tromper toi-même?  
N'aimes-tu pas Arché?

BLANCHE.

C'est parce que je l'aime  
Que je dois être fière et fidèle deux fois.  
L'abîme entre nous deux serait bien plus étroit  
Si je ne l'aimais pas comme je l'aime, mère.  
Je croirais moins coupable une main étrangère,

Car la sienne a deux fois plongé dans notre coeur  
L'arme qu'elle tenait, le glaive du vainqueur.

MURRAY.

Quand la guerre est finie on guérit ses blessures.

BLANCHE.

Mais qui donc, général, en a les meurtrissures?  
Serait-ce à la victime à panser son bourreau?

MURRAY.

C'est un rôle pourtant que d'autres ont cru beau  
Et plusieurs l'ont choisi de vos Canadiennes.

BLANCHE.

Je n'irai pas me joindre à ces Samaritaines  
Qui délaissent leur frère au bord de leur chemin  
Pour courir au vainqueur et lui tendre la main.

MURRAY.

Le vainqueur c'est un nom que la guerre fait naître,  
Mais que la paix toujours doit faire disparaître.

BLANCHE.

L'histoire ferme-t-elle à l'heure de la paix,  
Son livre flétrissant sur la guerre à jamais?

Elle inscrira des noms sur ses pages sanglantes,  
Les uns avec de l'or en lettres fulgurantes,  
D'autres avec la boue. Ils useraient l'acier  
De votre épée avant que vous les effaciez.

MURRAY.

Mais votre nom souillé par l'amère défaite  
Vous pouvez l'échanger pour un nom de conquête.

BLANCHE.

Mais le nom c'est le sang qu'on ne peut pas mêler  
Plus que l'huile à la mer sur le flot affolé.

MURRAY.

Archibald n'est-il pas de votre sang ou presque?

BLANCHE.

S'il est de notre sang combien chevaleresque  
Fut sa conduite alors à l'égard de son sang?  
Son crime en est-il pas encor plus offensant?  
Doublement ennemi, comment peut-il prétendre  
Se prévaloir d'un sang qu'il est venu répandre?

MURRAY (*à part*).

Ah! comment parvenir à vaincre son orgueil?  
Irai-je me briser sur un pareil écueil?

UN GARDE (*annonçant*).

Un exprès des transports.

MURRAY.

Bien, qu'il entre.

ACTE V, SCÈNE 6.

LES MÊMES, L'EXPRÈS

L'EXPRÈS.

Excellence,

Je viens vous informer que le reflux commence:  
L'amiral n'attend plus qu'un ordre pour partir.

MURRAY.

Voyez mon secrétaire: il lui fera tenir  
Une nouvelle liste à joindre à la première.  
Ces familles devront, jusques à la dernière,  
Prendre place à l'instant, sur un de nos transports.

(*L'exprès sort*).

## ACTE V, SCÈNE 7.

## LES MÊMES.

MURRAY.

Mademoiselle, en vain j'ai fait tous mes efforts  
Pour sauver de l'exil votre chère famille.  
Je vous estime encore une trop noble fille  
Pour vous croire insensible au sort de vos parents,  
Mais vous exagérez des sentiments trop grands.  
Je croyais vous ouvrir une issue acceptable  
En vous offrant la main d'un homme respectable  
Tout prêt à vous sauver et vous et votre honneur  
Et peut-être en comblant votre propre bonheur.  
Même en la refusant, croyez-vous que l'histoire  
Changera, pour cela, la défaite en victoire?  
N'est-ce donc pas assez d'un immense malheur  
Sans aller dans l'exil succomber de douleur?

BLANCHE.

Pourquoi me torturer sans aucune espérance?  
Je ne puis accepter un tel joug, Excellence.

MURRAY.

C'est votre dernier mot?

BLANCHE.

Oui, c'est mon dernier mot.

MURRAY.

Eh bien! alors partez, suivez votre drapeau.

UN GARDE (*A Murray*).

Deux vieux Canadiens veulent forcer vos portes:  
Ils se disent des leurs malgré les noms qu'ils portent.

MURRAY.

Qu'on les laisse passer. . .

(*Aux d'Haberville*).

Mes souhaits de bonheur.

(*Il sort*).

## ACTE V, SCÈNE 8.

LES MÊMES.

LE SEIGNEUR.

Ma fille, laisse-moi te presser sur mon coeur.  
Si tu nous as perdus, tu nous sauves quand même:  
Ce que nous a laissé la défaite suprême,  
L'honneur national, est intact en tes mains.  
Avec lui nous pourrons traîner bien des chemins.

BLANCHE.

Mon père, aurais-je pu l'abandonner à d'autres?  
Cet honneur dans mes mains, je l'ai reçu des vôtres;  
Vous me l'avez donné quand j'étais au berceau;  
Vous l'auriez retrouvé de même en mon trousseau.

ACTE V, SCÈNE 9.

LES MÊMES, JOSÉ, DUMAIS.

JOSÉ.

JOSÉ (*entrant avec Dumais*).

On dit que vous partez par un « parlementaire » :  
S'il pleut sur le curé, ça mouille le vicaire.  
On vous chasse, on nous chasse. Au diable leur serment.  
On s'embarque avec vous sur votre bâtiment.

LE SEIGNEUR.

Que viendriez-vous faire en la lointaine France?  
Partager avec nous une longue souffrance?

JOSÉ.

On pourra vous donner encor bon rendement  
Le temps que durera le grand dérangement.

LE SEIGNEUR.

Avant nous, mon José, doit passer la patrie.

Aller abandonner notre terre meurtrie  
Aux mains de ces vainqueurs, c'est une trahison  
Qu'on ne peut pas ainsi commettre sans raison.  
Elle a bien droit, José, qu'on lui reste fidèle  
Cette terre ancestrale et plus que maternelle.

JOSÉ.

Vous l'aimez comme nous et vous la quittez bien.

LE SEIGNEUR.

Vous comprendrez plus tard que c'est pour votre bien.  
Nous allons préparer, là-bas, notre revanche.

DUMAIS.

Mais pourquoi donc alors est-ce qu'on nous retranche?

LE SEIGNEUR.

Il faut que vous restiez pour nous tendre la main  
Lorsque nous reviendrons.

DUMAIS.

Quand sera-ce ? Demain?

LE SEIGNEUR.

C'est le secret de Dieu. Peut-être que la France  
Fera plus qu'elle a fait, pour notre délivrance. . .

JOSÉ.

Alors, à ce train-là, soit dit sans offenser,  
Depuis belle lurette, on sera trépassé.  
Quoi! mourir en voyant cette guenille anglaise  
Flotter sur nos vieux murs au haut de la falaise!

LE SEIGNEUR.

Mais d'autres vous suivront qui l'en verront partir.  
Il faut que vous fassiez durer le souvenir,  
En tenant jusqu'au bout, jusqu'au moment suprême  
Pour que le Canada reste toujours le même.  
Qu'importera le temps, pourvu qu'en vos enfants  
La France vous retrouve en ces jours triomphants?

DUMAIS.

Eh bien! on essaiera puisqu'on nous le conseille.

JOSÉ.

Ils ne nous auront pas!

*(José et Dumais sortent).*

UN GARDE (*annonçant*).

Colonel de Locheille.

LE SEIGNEUR.

Ma fille, c'est pour toi. Nous serons près d'ici.

*(Le Seigneur et Madame d'Haberville sortent).*

## ACTE V, SCÈNE 10.

ARCHÉ, BLANCHE.

ARCHÉ.

Blanche, serait-ce vrai? Vous partez donc aussi?  
Votre décision est-elle irrévocable?  
Et tout cela pourquoi? Ce serment exécrationnel!  
A te connaître moins, j'espèrerais encor. . .  
Mais je ferais en vain un inutile effort. . .  
Je suis trop abattu pour exprimer ma peine.  
Adieu, ma bien-aimée. Il ne me reste à peine  
Que quelques courts instants à te voir près de moi.  
Ensuite c'est l'exil qui s'empare de toi.  
Dieu me permettra-t-il de te revoir encore?

BLANCHE.

Le mot de l'avenir comme toi je l'ignore.  
Que d'obstacles nouveaux qui viendront s'ajouter  
A ceux que nous n'avons déjà pu surmonter!  
C'est la mer maintenant qui s'ajoute à la guerre,  
Et demain ce sera la nouvelle frontière,  
La frontière française, infranchissable aux tiens.  
Comment te rembourser de tout ce que les miens  
Ont reçu, comme moi, de ta main généreuse?

Au lieu de se combler, vois, l'abîme se creuse.  
Je ne puis tout au plus que te dire merci.

ARCHÉ.

Quoi! C'est moi que tu viens remercier ainsi?  
Ce mot-là sans rougir oserais-je l'entendre  
Lorsque je vous dois plus que je pourrai vous rendre.  
Et lorsque je voudrais, pour un peu m'acquitter,  
Vous garder au pays que vous allez quitter?

BLANCHE.

Non, tu nous as payés même en surabondance.  
Où serions-nous sans ton appui, sans ta vaillance?  
Tu sauvas notre vie et même notre honneur.  
De l'or du Saguenay, je serais possesseur  
Qu'il ne suffirait pas, malgré son abondance,  
À te prouver assez notre reconnaissance.

ARCHÉ.

De l'or! Mais que vaut l'or au coeur désabusé?  
Le trésor dont je veux tu me l'as refusé  
Quand tu le possédais. Il t'appartient encore.

BLANCHE.

Veux-tu, mon cher Arché, que je me déshonore  
Pour ainsi satisfaire un amour défendu?

Excepté notre honneur, nous avons tout perdu  
Et de lui tu voudrais qu'encor je me dépouille?  
Quoi! même en acceptant une offre qui me souille.  
Crois-tu dans le bonheur cette tache effacer?  
Des morts sont entre nous qu'on n'en peut pas chasser.  
S'ils nous apparaissent tout couverts de blessures,  
Qu'aurions-nous à répondre avec nos flétrissures?  
Regarde nos cheveux, les miens bruns, les tiens blonds;  
Répond-moi dans ta langue; épelle nos deux noms;  
Toi, tu sers l'Angleterre et moi j'aime la France;  
De la Réforme à Rome estime la distance:  
Vois ce qui nous sépare! Et quoi donc nous unit?

ARCHÉ.

Mais, Blanche, notre amour.

BLANCHE.

Un amour infini  
Peut s'enivrer longtemps de délire et de rêve,  
Mais la réalité tôt ou tard y met trêve.  
Déjà je sens d'ici le mépris des Anglais  
Qui me verraient passer au bras de l'Écossais  
Par les rues de Québec jadis ville française.

ARCHÉ.

Mon glaive sait déjà comment on les apaise

Les sarcasmes d'un lâche. On ne commettrait pas  
Un outrage pareil sans subir le trépas.

BLANCHE.

Tu les abattrais tous qu'il en viendrait un autre  
Pour t'abattre à ton tour.

• ARCHÉ.

Qui donc?

BLANCHE.

Ton fils.

ARCHÉ.

Le nôtre?

BLANCHE.

Mais oui, le nôtre. Arché. Peux-tu croire un instant  
Que j'en fasse un Anglais, dis, en lui racontant  
Les malheurs que sa mère a subi par les vôtres?

ARCHÉ.

Pourquoi les saurait-il?

BLANCHE.

Mais pour rester des nôtres.  
Il lui faudrait, un jour, choisir entre nous deux;

Ou trahir tous les miens ou devenir l'un d'eux;  
Se donner à la France ou bien à l'Angleterre  
En reniant toujours ou son père ou sa mère.  
Et je le laisserais s'allier contre moi,  
Lui ma chair, lui mon sang? Le comprend-tu pourquoi  
Je ne puis consentir à ce crime effroyable  
Que vient me proposer ton coeur déraisonnable  
De créer un martyr qui serait un bourreau.  
Je frémirais de voir notre enfant au berceau  
Dresser vers nous, au lieu de son Polichinelle,  
Dans sa main innocente une arme criminelle.  
Il vaut mieux, cher Arché, n'être que des amis.  
Je ne retire rien de ce que j'ai promis  
En un jour de départ, tout comme aujourd'hui même,  
Mais aussi différent qu'un drame d'un poème.  
C'est toi qui t'en allais: nous parlions d'union;  
Je pars et nous parlons de séparation.  
Nul autre amour, Arché, ne prendra cette place  
Qu'occupait dans mon coeur l'amour de mon Wallace.  
Un autre amour, après le tien, semblerait vil.  
Je ne t'oublierai pas dans mon lointain exil:  
Je te suivrai de loin. Va, poursuis ta carrière:  
Chacun de tes succès, Arché, me rendra fière.  
Pour n'y pas mettre obstacle oublie un peu, s'il faut.  
On ne s'attarde pas, lorsqu'on monte à l'assaut,

A pleurer sur les morts. Va, reprends ta promesse:  
C'est moi qui t'en dégage et même qui t'en presse.  
Tant de belles tendront leurs filets amoureux  
Pour prendre mieux que moi ton coeur si valeureux!

ARCHÉ.

Blanche, ton souvenir m'est trop doux pour permettre  
Qu'en mon coeur, un moment, d'autres viennent s'y met-  
Je voudrais t'obéir: je ne le pourrais pas. tre.

BLANCHE.

Ah! ce refus, mon coeur le souhaitait tout bas!

## ACTE V, SCÈNE 11.

LES MÊMES, LE SEIGNEUR, L'EXPRÈS, MADA-  
ME D'HABERVILLE.

LE SEIGNEUR.

Il nous faut préparer à partir, chère Blanche.  
Console-toi. Ton coeur incessamment s'épanche. . .  
Mais voici cet exprès. . .

(*À l'exprès qui entre*).

Quand part notre transport?

L'EXPRÈS.

Tous partent sans délai.

LE SEIGNEUR.

Nous vous suivons au port.  
Nous sommes exilés, Monsieur, comme les autres.

L'EXPRÈS.

Cette liste contient, Monsieur, plusieurs des vôtres:  
Votre nom?

LE SEIGNEUR.

D'Haberville.

L'EXPRÈS.

Il n'est pas, cher Monsieur,  
Sur la liste.

LE SEIGNEUR.

Ah! comment?

L'EXPRÈS.

Là, je l'ignore. Adieu.

LE SEIGNEUR.

Adieu. . . Mais que veux dire? . . .

CRAMAHÉ (*tendant un document en entrant*).

A vous. Son Excellence.

LE SEIGNEUR (*lisant*).

« La famille d'Haberville continuera, comme par le passé, à jouir de tous ses droits et privilèges compatibles avec le nouveau régime.

Murray. »

Nous restons? Mais rêvé-je? Est-ce de la démence?...  
Cela se pourrait-il? Est-ce vrai? Nous restons?...  
Ce papier?...

CRAMAHÉ.

C'est cela.

LE SEIGNEUR.

Mais à qui nous devons?...

Oh! Monsieur, permettez qu'envers Son Excellence  
Nous montrions au moins notre reconnaissance.

CRAMAHÉ.

Mais je lui communique à l'instant ce désir.

(*Il sort*).

ACTE V, SCÈNE 12.

MURRAY, LE SEIGNEUR.

MURRAY.

Vous m'avez demandé?

## LE SEIGNEUR.

Nous ne pouvions saisir,  
Pour vous remercier, occasion meilleure  
Que ce moment-là même où dans votre demeure  
Nous recevons de vous une immense faveur.  
Que vous bénisse Dieu d'être notre sauveur!

## MURRAY.

Ce que vous obtenez, vous et votre famille,  
Vous le devez d'abord à votre propre fille,  
Ce symbole idéal du noble Canada  
Que pourtant illustre si bien son fier soldat.  
Si Montcalm et Lévis ont perdu la bataille,  
Ils laissent après eux une fille à leur taille  
Qui gagne encor leur cause et de quelle façon!  
Elle peut à Lord Pitt donner une leçon!  
Vous le voyez, Monsieur, malgré votre défaite,  
Elle vient, en un tour, de faire ma conquête.  
Je vous garde au pays que vous vouliez quitter  
Pour ne pas vous soumettre au serment détesté.  
En vous en dispensant, je brave bien des haines.  
Beaucoup craignent déjà que les Français reviennent;  
Que c'est les inviter de vous laisser ici.  
Mais votre loyauté m'enlève ce souci.  
Si vous êtes par nous traités avec justice,

Je ne crains pas qu'un jour, elle se démentisse.  
Fidèles au pays d'où vinrent vos aïeux,  
Vous finirez par l'être au vainqueur généreux  
Dont la noble amitié voudra vaincre la vôtre,  
Au point de nous unir peut-être l'un à l'autre.  
Alors, vaillante fille, un autre sentiment.  
Remplacera le vôtre à l'égard d'un amant  
Qui n'a jamais commis contre vous qu'un seul crime:  
Vous avoir trop aimée. Il en est la victime  
Encore plus que vous, car je sais sa douleur.  
Qu'il se lève pour vous ce beau jour de bonheur.

(RIDEAU.)

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE

7 FÉVRIER 1931

POUR

LA LIBRAIRIE D'ACTION  
CANADIENNE-FRANÇAISE

PAR

ARBOUR ET DUPONT LTÉE  
IMPRIMEURS-ÉDITEURS-RELIEURS

MONTRÉAL